**Fictions (SHAR0190 à 0220)**

**0190 (Mots clés : marche; sac de viande; effondrement)**

La contemplation des lieux peut être une forme de sérénité, de sagesse. Il se parlait ainsi, avec le sentiment de ne pas trouver, comme il l’aurait fallu pourtant, les mots, toujours exigeants, qui lui auraient permis, sans contredit, de ressentir, dans son âme, un peu de calme. En effet, alors qu’il marchait, il sentait son cœur battre, mais son âme, elle, se contentait de gigoter, comme un organe mal placé, qui n’aurait pas trouvé sa localisation exacte dans sa cage thoracique. Car il avait le sentiment que son âme n’était pas immatérielle, au contraire de ce que les siècles de religion et d’exégèse auraient dû lui apprendre. Il avait la certitude que son âme était faite d’un peu de viande, dans le meilleur des cas, encore comestible, de cette viande que l’on garde, chez ceux qui entreprennent de longs voyages, dans une petite enveloppe, faite de tissu, parfois rugueux, sur lequel on accepte de déposer quelques morceaux de cette viande salée, parfois fumée, comme s’il lui fallait, en somme, à propos de son âme, s’imaginer qu’elle était faite de petits morceaux de viande, qu’il suffisait d’enrober dans ledit tissu, que l’on nouait enfin avec une petite cordelette de peau, de nerfs de chevreuil, par exemple, ce qui lui permettrait, s'il entreprenait, si le désir lui en prenait, si tout à coup, une vaste marche, de pouvoir se nourrir, le plus longtemps possible, dans la mesure où il sucerait cette viande, morceau par morceau, avec la neige qui se mêlait à la nourriture, pour s’hydrater, comme il le fallait, si, derechef, il avait pris la décision de quitter le monde des basses plaines, puis celui des hauts plateaux, pour s’aventurer, cette fois derrière les montagnes, dans un univers qu'il ne connaissait pas.

Or, il se contentait de marcher, un peu, de s’exercer, comme il le disait, à chaque fois qu'il rencontrait son médecin, à cette marche rapide, car cette expression était à la mode, ce qui ne convenait pas, sur le terrain où il se trouvait, dans la mesure où il lui fallait marcher, de façon consistante, avec une énergie décuplée, sur ce chemin qui montait en pente raide, alors que les fondrières se multipliaient, que la fonte des neiges, de plus en plus rapide, faisait place, tout d’abord, à des ruisseaux, puis à de petits torrents, puis à de véritables débordements, comme il arrive lorsque la nature n’arrive plus à contenir un brusque changement météorologique et que cette nature tente, avec les moyens du bord, de se frayer un chemin. Il marchait donc, sans trop penser, se contentant de se dire qu’il lui fallait faire preuve, dans toutes les circonstances, de sérénité, bien qu’il ait reconnu, dès les premiers mots formulés, alors qu’il s’évertuait à rester calme, la fausseté de cette expression. Il se disait, tu n’es pas calme, tu le sais bien, de toute manière, ajoutait-il, en son for intérieur, tu n’es pas calme, tu n’es pas fait pour ce monde-là, tu n’es pas capable de penser dans le calme, car cette idée même t’irrite au plus haut point, te donner le sentiment de piétiner, d’être ainsi devenu une pensée fixe, ce qui t’horripile, depuis que tu es tout petit, alors que tu ne veux que bouger, marcher, te déplacer, tenter d’appréhender, se disait-il encore, dans le domaine de la pensée, ce que tu ne peux exercer physiquement, car il te manque l’agilité, la rapidité, l’effort, sans doute aussi la persévérance du sportif pour être en mesure de faire équivaloir, en une sorte de danse heureuse, les mouvements de la pensée et celui de corps.

Il se parlait de cette manière, regimbait, grognait un peu, se comportait, somme toute, de manière maussade, ce qui l’incommodait, car il parlait à voix basse, sur ce chemin qu’il tentait de gravir, cette fois avec une certaine rapidité, comme s'il lui fallait prendre son élan, de la même manière que l’on accélère, lorsque l’on conduit une voiture, et que l’on veut, à bonne vitesse, franchir une de ces pentes raides qui se posent là, devant vous, sans que vous ayez, cependant, sans rétrograder, à changer de vitesse. Il se disait capable de pouvoir marcher, sans difficulté. Mais, dès lors qu’il avait pris son élan, qu’il tentait de se prouver qu’il avait, en lui, les ressources, l’énergie pour pouvoir marcher, il s’effondrait, tout à coup, se laissait tomber de côté, dans un geste à teneur dramatique qu'il ne simulait pourtant. Il n’arrivait pas à gravir cette côte, cette forme de chemin de croix, il n’avait pas d’autre expression en tête, qui l’empêchait de vivre, comme il le voulait vraiment. Il marchait, avec le sentiment, plus réel que bien des fantasmagories, que son cœur, ne cessant de battre la chamade, n'était qu’un artifice, une façon trompeuse de l’agiter, de le plonger dans un désarroi, car il n’arrivait pas à trouver son souffle, il avait le sentiment de l’imminence d’une crise, un malaise cardiaque, une embolie, il ne savait rien, de toute manière, de toutes ces expressions, qu’il employait à tort et à travers, en les domaines de la médecine et de la neurologie, comme s’il lui avait fallu, dans toutes ces circonstances, amplifier sa détresse, le sentiment de vivre dans un état bien réel de désarroi, par d’autres évocations, celle de la détresse respiratoire, de cette cyanose qui s’empare, de manière progressive, du sujet en état d’arrêt respiratoire, dont les doigts se mettent à bleuir, peu à peu, alors que l’absence d’irrigation en oxygène des vaisseaux sanguins se traduit, comme en une peinture cruelle, en une coloration bleuâtre, celle des fins d’existence, comme il existe, en d’autres circonstances, des débuts et des fins de nuit, violacés, crevassés, comme les cernes de tous ces êtres qui marchent, sans savoir pourquoi, dans la ville, dans les campagnes, en pleine nuit.

Il se disait, somme toute, qu’il avait été trompé sur la nature de sa véritable existence, alors qu’il tentait de gravir ce chemin, parmi toutes ces fondrières, ce qui l’épuisait, puis qui le conduisait, en un geste dramatique, à s’effondrer, à se laisser tomber sur le bas-côté de la route, ce qui le conduisait alors, sans même qu'il ne s’en rende compte, à chuter, un peu plus loin, dans ce ravin qui était rempli de terre boueuse, d’excréments qui avaient été laissés là, de jour comme de nuit, par ces étrangers qui, de passage, dans ces contrées qu’il croyait pourtant inhabitées, se contentaient de passer. Dans ces situations, celle de la proximité que tout être entretient, une fois au moins dans sa vie, avec l’urgence d'exister, il se sentait mal, tremblotait, appelait de tous ses pleurs sa mère, la seule et l’unique, celle qui aurait pu, dans un autre monde, celui-là même dont il avait rêvé tout jeune, le consoler, sachant désormais qu’il n’y avait, pour lui permettre de vivre, que ce petit sac dans lequel se trouvait son âme, surprise entre toutes, une âme faite de petits morceaux de viande salée, fumée qu’il se contentait de sucer, à toutes heures du jour et de la nuit, pour se sustenter.

**0191 (Mots clés : prière; dépressions expresses; psychanalyste)**

Quand il était petit, quand il était haut comme trois pommes, il s’asseyait dans lit, commençait à prier, avec une concentration telle qu’il a peine à s’imaginer, aujourd’hui, ce qu’elle aurait pu lui permettre, s’il avait été un écrivain, alors, d’écrire des œuvres incroyables. Il s’asseyait, serrait les mains, les doigts, se mettait à prier, sans cesse, comme s’il lui fallait, à tout moment, sauver le monde, lui donner un visage moins amer. Il a conservé de cette époque cette capacité de pouvoir s’arrêter, à tout moment, comme s’il pouvait, dans les faits, freiner brusquement, sur une surface glissée, sans qu’il ne dérape? Il a gardé, de toutes ces années, cette capacité qui lui permet de se retrouver, tout entier, à l’intérieur de soi, comme s’il y avait, chez lui, une joie souterraine, une liesse qui n’avait pas encore réussi à apprivoiser, une faim inextinguible, un désir de vivre, qu’il le dise, enfin, se dit-il, avec cette manière compliquée de parler, qui ne lui sied pas, car il sait, encore, qu’il lui faudrait, pour être à la hauteur de cette difficulté de vivre, qui semble, pour lui, représenter une marque de commerce, s’avancer, sans crainte cette fois, dans le chemin de la vie. C’est sans doute pourquoi il a choisi, au fil du temps, de se retirer, de se faire plus discret, de marcher, dans les villes qu'il arpente, avec moins de ténacité, comme si cette volonté de marquer le pas, d’être toujours de mise, de faire preuve, à tout sujet, de détermination, l’avait épuisé, cette fois définitivement.

Il avait connu, bien plus jeune, ces dépressions expresses, ces façons de vivre qui se traduisaient par des bonds et des rebonds, des exclamations, des affirmations, toutes heureuses, puis, sans qu’il ne s’en rende compte, par des déclins, subis cette fois, des effondrements, parfois, des manières de vivre qui, dans tous les cas, ne provoquaient, en lui, des dépressions. Il était allé voir, à plusieurs reprises, de ces psychothérapeutes, ces médecins de l’âme, comme il le disait, avec une révérence bien réelle; il était donc allé voir de ces psychothérapeutes aux sujet de ce que l’un d’entre avait nommé ses dépressions expresses. L’un d’entre eux, en effet, après l’avoir toisé, pendant quelques longues minutes, ce qui lui avait semblé une éternité, s’était contenté de dire, sans affectation, avec un ton simplement empreint de constat, avec un peu de fatalité toutefois : c'est une dépression expresse, bien tassée, comme le café du même nom, votre torréfaction est granuleuse, vous percolez difficilement, les émotions vous viennent à la tête bien trop vite, cela, mon cher monsieur, vous le savez, sans être venu me voir, vous l’avez toujours su; mais cette dépression expresse, celle-là qui vous tombe dessus, sans avertissement, n'est pas autre chose qu'une petite colère, un emportement, certes désagréable, un vent de force six, dans la caractérisation météorologique des humeurs de l'être humain, une dépression expresse, certes, poursuit le médecin, ne facilite pas la vie, mais peut, dans certaines circonstances, si on sait l’anticiper, comme le marin capable de voir le grain qui n’est pas encore présent à l’horizon, peut vous rendre quelques services. Il était resté debout, car le thérapeute ne lui avait pas demandé de s’asseoir, en quelque sorte surpris, pire que ça, osons le dire, désarçonné, en effet, étonné, dans la mesure où il ne savait pas, depuis qu’il consultait, jour et nuit, les manuels de psychopathologie, puisqu’il tentait, comme tous les jeunes hommes, de retracer dans ces grands volumes les formes anciennes de son mal de vivre, puisqu'il ne savait pas, de manière bien concrète, ce que signifiait ce syndrome. Il s’était dit, avec la prudence qui le caractérisait, malgré que ce soit, de façon répétée, avancer dans la vie, sans aucune forme de précaution, s'était dit, y repensant rapidement dans sa tête, alors que l’homme le toisait toujours, ce qui devait correspondre à une forme d’évaluation psychiatrique, psychothérapique, se disait-il encore une fois, il s’était dit, pour conclure, que ce syndrome, celui-là même qu’il ne connaissait pas, était peut-être une découverte, c’est-à-dire la création, par définition spontanée, de ce psychothérapeute, celui-là même qui était assis devant lui, qui l'avait, pour ainsi dire, anobli, dans la mesure où la dépression expresse, telle qu’il la percevait, n’était pas un syndrome mélancolique, une forme de douleur de vivre, pire encore un automatisme mental et cérébral, un déclin de ses facultés de pensée, de se représenter le monde, mais, de manière plus nette, un tour de passe-passe, une façon de monter et de descendre, comme si sa vie, somme toute, avait été un ascenseur, qu'il s'était contenté de prendre, du rez-de-chaussée au cent huitième étage, dans une de ces immenses tours qu’il voyait, dans des albums illustrés, au cœur des centres-villes de New York et de Chicago.

Ainsi disait-il, alors que le psychothérapeute le toisait toujours, je suis l’auteur de mon symptôme, doutait-il, je ne l’ai pas créé, c'est l’homme, celui-là même qui est en face de moi, qui l'a découvert, mais je suis, mais je suis malade, faut-il le dire, capable d’identifier, dans le meilleur des cas, la source certes ancienne, le psychothérapeute, disait-il, aurait sans doute parlé d’archaïsme de l’esprit, la manière dont les tours de passe-passe, les circonvolutions mentales m'ont permis de créer, pour ce psychothérapeute qui me toise depuis quelques minutes, la source d’une découverte, ancienne certes, mais dont je puis réclamer, cependant, une propriété partielle, dans tous les cas un droit d’usage. Une dépression expression, cela avait tout d’une forme d’ennoblissement, une forme de distinction, lui qui aimait la littérature, qui aimait, il faut bien le dire, les écrivains malades, ceux qui avaient tant de difficulté à se lever le matin, qui n’arrivaient que difficilement à se rendre jusqu’à la tombée du jour, ce qui pour la vie, dans les faits, ressemblait à une tragédie, alors qu’il avait le sentiment, pour sa part, d’être un artiste de cirque, d’avoir été, dans une autre vie, une danseuse, oui, une de ces danseuses, se disait-il, une bohémienne, l'expression lui venait bêtement à l'esprit, qui aurait pu, sans qu’il n’ait ressenti le moindre malaise, à ce sujet, se déhancher, lentement, ce qui voulait dire, tel qu’il se le formulait, que ces dépressions expresses, celles qui lui faisaient penser à un ascenseur qui montait, sans aucune interruption, du rez-de-chaussée au cent huitième étage, pour redescendre aussitôt, n’étaient que les formes d’une incarnation certes bien particulière, mais qui, chez lui, lui permettait de vivre hors de ses tourments, de ses douleurs, de ses mélancolies guerrières auxquelles, il faut bien le dire, il succomba, bien plus tard, alors qu’il devint un homme, qu’il s’imagina, mais pour quelle raison? qu’il fallait amocher sans cesse, qu’il lui fallait, somme toute, s'agiter, qu’il importait, dans tous les cas, d’exacerber, de la manière la plus douloureuse, l’ensemble des expressions d’une douleur grâce à laquelle il espérait toucher une redevance. Soyons sérieux, se disait-il, alors que cet homme le toisait encore sans dire un mot, car lui, le patient, n’avait pas dit un mot, depuis le début de cette séance étrange, puisqu’il est convenu, la plupart du temps, que les patients s’assoient, dans un grand fauteuil de cuir, ou encore, ce qui fait plus chic, qu’ils s’allongent sur un divan, comme s’ils étaient une copie conforme de Cléopâtre, de Dalida, de personnages de péplums romains filmés à Hollywood. Il regardait son psy, se disant, par ailleurs, que cette façon de dire les choses, mon psychothérapeute, était la marque d’un attachement prohibitif, car il ne savait rien de cet homme, on avait à peine entendu parler, pour ouï-dire, ce qui le conduisait, à ce moment de sa vie, à tenter d’obtenir, de la part de ces êtres, qu’il entrevoyait comme des presque magiciens, un peu de réconfort.

**0192 (Mots clés : marche; effondrement; prière)**

Il marche chemin, déjà emprunté par tant de personnages avant lui, des hommes et des femmes qui, dans le froid le plus glacial, ont tenté de gravir cette partie escarpée du paysage, qui semble mener, bien que tout soit du domaine de hasard, tel qu’on le perçoit parfois, à propos des paysages naturels, vers un promontoire, un plateau, qui semble protégé par un parapet, une balustrade faite de calcaire, comme s’il y avait, en cette entreprise qu’il poursuit, depuis le petit matin, un prix, en tous les cas une forme de récompense pour qui n’a pas ménagé ses efforts, a perdu son temps, à vrai dire, dans la tâche, qu’il perçoit idiote, mais qu’il recommence sans cesse, de marcher, en ce lieu qu’il se plait à dire sauvage. Il ne parle plus beaucoup, lui qui a été un grand bavard, lui-même qui manipulait, avec beaucoup de finesse, les adjectifs, les circonlocutions les plus savantes. Il ne parle plus beaucoup. Il ne se parle même plus, dans le silence de la prière et de la méditation, comme s’il y avait, en cette entreprise, une forme de vanité qu’il ne tolérait plus, ce qui signifie, en somme, qu'il a accepté de vivre dans le détachement. Mais il sait, par ailleurs, que cette forme d’abnégation est trompeuse, qu’elle camoufle, à grande peine, les plus vifs désirs, qu’elle fait place, sans que l’on ne s’en aperçoive, aux rigueurs qui sont celles de la jalousie, de la passion, formes de vie d’autant plus malséantes que l’on se trouve, c’est son cas aujourd’hui, dans la solitude la plus absolue, que l’on doit, pour dire vrai, dialoguer avec son âme. Mais de quel dialogue s’agite-t-il, au juste? Où qu’il marche, il ne voit que des conifères, des arbres à demi brûlés, certains qui sont déracinés, qui donnent l’impression d’une vie qui a été abattue, en sa vivacité même. Où qu’il tourne ses pas, il ne voit que de la terre brûlée, des herbes calcinées, des débris de maisons de bois, dont il ne reste, aujourd’hui que les fondations. Pourtant, s’il tente de sortir de son cauchemar, il s’aperçoit qu’il n’est pas si éloigné d’un village, là où il pourrait, s’il en avait l’intention, téléphoner, demander de l’aide. À vol d’oiseau, ce n’est pas si loin. Cinq ou six kilomètres, tout au plus. Il pourrait s’y rendre, à pied, s’il acceptait, pour une fois, de cesser de marcher dans ces chemins boueux, de trébucher sur ces plaques de glace qui, selon les aléas de la température, se transforment du tout au tout, ce qui crée, alors qu’il ne s’y attend pas, la fonte des neiges, puis l’apparition, en une forme de menace intermittente, de rigoles, puis de ruisseaux, enfin de petits torrents, qui semblent s’amplifier, prendre leur essor, comme si l’espace où il se trouve allait se transformer, tout à coup, en une mer d’eau douce.

Bien [mot incompris: 00:04:01] depuis des années, de s'aventurer, avec une énergie commune, vers le Sud, comme s’il pouvait y trouver la matière d’un repos bénéfique, il revient sur ses pas, sans même s’en rendre compte. Il avait l’habitude autrefois, de conduire jour et nuit, ce qui lui permettait, par le choix des autoroutes les moins encombrées, de traverser cinq ou six États, deux provinces, puis de se retrouver, autour de deux heures du matin, en bordure de quelque ville construite, sans aucune forme de préméditation autre que les lois du commerce, à la jointure de deux ou trois autoroutes. Il avait l’habitude de fuir, ce qui n’est pas de sa part très glorieux, il va de soi, comme si la mise en œuvre d’une forme de responsabilité, à l’égard des siens, se traduisait, de tout temps, par la volonté de s'échapper, de tenter de nier, mais à quel prix? la façon de ses engagements. Il partait sans mot dire, distrait, parfois éberlué, en quelque sorte étonné, comme s’il ne se rendait même pas compte du mouvement qui, dans son caractère spontané, le projetait hors de sa ville natale, l’obligeait, en somme, à se transformer du tout au tout, ce qui, chez lui, prenait l’aspect d’une autre de ces parades dont il avait l’habitude. Il avait en somme tenté de consommer ses dépressions d’autrefois, celles qui surgissaient, sans même qu’il ne s'en rende compte, ce que l’un de ses psychothérapeutes avait appelé vos dépressions expresses, car ces dernières, bien qu’elles l'aient fait terriblement souffrir, n’en demeureraient pas moins des sites de plénitudes, le mot est sans doute trop fort, il le reconnaît assez tôt, à tout le moins des rebonds, des manières de vivre, dans une projection, celle de tout son être ainsi aiguillée par l’image de son effondrement, de ses renaissances, et il insistait, à ce sujet, que l’on utilise cette expression au pluriel, car il avait la certitude de s’être effondré plus d’une fois, sans oublier par ailleurs ses renaissances, ce qui portait bien de ses proches à des jugements de valeur peu aimables à son égard, qui l'avaient changé, et ce de façon durable.

Autrefois, il s’effondrait tout simplement. Il s’activait, avec une énergie peu commune, il travaillait, sans relâche, jour et nuit, puis, sans aucun signe annonciateur, il tombait, comme un chien épuisé après avoir trop couru par une journée de chaleur torride. Il tombait, comme une masse, sans mot dire, alors que son feu battait, qu’il haletait, qu’il fasse chaud ou froid cela importait peu, car c’était la matière cérébrale de son activité de pensée, son énergie, en somme son emportement à vouloir penser plus qu’il ne pouvait emmagasiner d’idées dans sa tête qui provoquait, à chaque fois, cet effondrement. Autrefois, il s’effondrait, il chutait, sans même s’en apercevoir. Il tombait de haut, parfois de bien bas, ce qui le conduisait, sans même qu’il ne s’en aperçoive, à crapahuter, comme si le fait de ramper, de vivre de cette manière, jour et nuit, permettait, alors qu’il était au plus mal, de se transformer, du tout au tout, ce qui voulait dire, en somme, qu’il y avait, dans cette façon de chuter, qui n’avait rien d’une parade, un espoir, un seul, celui qu’il égrenait, dès lors qu’il se réveillait, comme s’il tentait de prier, qu’il manipulait avec un soin infini un collier de prière, qu’il marmonnait, alors même qu’il se réveillait, des mots incompréhensibles.

Il a autant vécu de cette manière, sans attente à l’égard des autres et de lui-même, dans une forme de détresse dont il peut dire aujourd’hui, bien que l’expression semble contradictoire, qu’elle était paresseuse, sans aucune forme d’ambition. Il se contentait tout simplement, de vivre, sans aucune forme d’ambition, ce qui lui permettait, à chaque fois qu’il s’épuisait, et qu’il prenait le mors aux dents, c'est l’image qui lui vient aujourd’hui, de revenir, cette fois, sur les traces de sa pensée, il n’y a pas d’autre image qui, encore une fois, lui convienne, sauf cette dernière qui, dans son aspect éberlue, ébouriffé, c'est ce qu'il veut dire en somme, le laisse pantois, fatigué certes, mais surtout incapable de pouvoir fabriquer, avec plus ou moins de consistance, les aspects les plus tangibles d’une activité, celle de sa vie propre, alors qu’il marche, de son jeune âge jusqu’à aujourd’hui, sans être capable, bien qu’il le faudrait, de façonner les traits les plus marquants d’un périple, le sien.

**0193 (Mots clés : psychanalyste; comportement; dilettante)**

Il marche, le plus longtemps possible, il ne s’arrêtera pas, il est las d’être assis, comme il se le reproche souvent, lui qui a usé ses fesses, c’est l’image qui lui vient à l’esprit, sur tous les divans de ces psychanalystes à la noix. Il semble qu'il leur en veut, il n’a pas terminé ses nombreuses analyses, celles que l’on nommait, autrefois, avec des grands maîtres, des analyses interminables, en effet se dit-il, avec une forme d’ironie grinçante, il n’a pas terminé toutes ses analyses, dans la mesure où il n’a jamais pu placer un mot, tant ces thérapeutes, bavards égocentriques, affamés de célébrité, ne cessaient de parader, de se pavaner, il en a maintenant la conviction, alors qu’il demeurait coi, étendu sur ce lit de douleur, ce divan des infortunes, ce qui, sans jeu de mots inutile, lui vient à l’esprit, tant il a dépensé jusqu'à la dernière pièce, dès son plus jeune âge, pour trouver, en dépit de toute forme de normalité qui aurait dû, cette fois, lui faire dire non, une solution à ses problèmes, ce qu’il ose appeler aujourd’hui ses problèmes d’efficience, son déficit, son absence de dons, de capacité bien concrète, cette fois, à vivre, dans la réalité la plus crue, alors que, toutes ces années durant, il a bavardé, alors qu’il croyait penser, il a ânonné, alors qu’il pensait rêver, puis raconté ses rêves, il a, somme toute, perdu son temps, il a, consacré toute son énergie à tourner en rond, dans des tâches peu reluisantes, celle de parler de soi, de médire des autres, de tenter de trouver, à propos de n’importe quel bêtise, une justification, une raison d’être. À chaque fois qu’il allait voir un psychothérapeute, en effet il se souciait peu de la définition professionnelle de ces gens qu’il allait consulter, comme d’autres essaient un nouveau vêtement, il se voyait devant une tâche insurmontable, qui le faisait tout d’abord frémir, tant il avait cette certitude que cette fois serait la bonne, que sa névrose, ses défectuosités cognitives, ses difficultés de vivre, d’appétence libidinale, de communication heureuse avec autrui, pourrait, enfin, trouver une résolution. En somme, il rêvait de clore un chapitre, il avait la conviction que celle-ci, celui-là, cette femme, cet homme, rencontré, sur le seuil, alors que la porte s’ouvrait, pour la première fois, lui permettrait, avec les meilleures intentions du monde, de devenir un meilleur homme. En effet, il ne pensait qu’à s’améliorer, il avait même la certitude que cette anticipation, comme un psychanalyste l’avait dit un jour, de sa personne, à l’égard des vieilles névroses du passé, ce qui, il s’en rend bien compte, était vraiment une forme de prose psychanalytique typique du roman d'un lacanien, que cette émancipation de la personne, sans contredit, offrirait, le temps venu, l’occasion de pouvoir découvrir, en son aspect archaïque, le psychanalyste insistait, à cette occasion, sur le maniement de propos qu’il voulait pédagogique, que cet archaïsme en effet, une fois dilué, dilaté, et ce psychanalyste, encore une fois, s’amusait, sans contredit, à user, sans grand talent, de ces formes d’assonance phonétique, qui lui permettaient, encore une fois, de poursuivre son discours, que cette émancipation de sa personne, sans contredit, ainsi que le poursuivait le psychanalyste, lui offrirait la possibilité d’échapper à son statut de serf, d’esclave du langage.

Tous alors parlaient de cette manière, avec de l’affectation, des prétentions, sans doute aussi ignorance, il s’en rend compte aujourd’hui. Tous avaient, dans leur manière de se comporter, bien que l’expression n’ait pas été la mode, car on ne se comportait nullement, on n’adoptait nulle pause, on ne représentait personne, puisque, dans toutes ces tentatives, il s’agissait, dans le meilleur des cas, de se diluer, de se dissoudre, de s’affaisser, en une forme de refus, cette fois-ci définitif, de raval de sa personne, tous, ainsi qu’il se le rappelait, avaient comme habitude première de se comporter, cette fois il n’hésite pas à utiliser ce mot, avec suffisance pour sa part, il était tout simplement malade, comme une enfant qui, dans un bateau, un esquif, une coquille de noix, se sont le mots qui lui viennent à l’esprit, tente de respirer un peu mieux, d’éviter le mal de mer. Il parle, de cette manière, sans se soucier de ce que les autres, ceux qui le toisent, peuvent bien penser. Il se contente de parler, avec le sentiment qu’il doit, cela s’est imposé il y a plusieurs années déjà, échapper à son statut de dilettante, de vacancier, de sportif amateur, dans le domaine des jeux de mots, comme s’il devait saisir, cette fois au vol, les formes les plus urgentes d’une pensée qui ne cessait de se démettre, de changer d’avis, sans qu’il y soit d'ailleurs beaucoup, tant il a le sentiment, cette fois apaisé, ce qui lui donne l’impression d’une révélation soudaine, que ce bavardage, ces paroles insensées, au cours de toutes ces années, l’ont conduit, sans qu’il ne s’en aperçoive, il le sait encore, à un rétrécissement de sa personne, ce qui est tout le contraire, il va de soi, de cette immense passion supposée, de ce mensonge, et il en veut cette fois, à ce psychanalyste, à celui-ci, en particulier, tant il a le sentiment d’avoir été berné, d’avoir été trompé, d’avoir été, en fait, volé, comme bien d’autres patients avant lui, l’ont ressenti, avec une acuité troublante. À chaque fois qu'il allait voir l’un de ces psychothérapeutes, ses manies étaient répertoriées, son historique familial était recensé, chaque fois avec les mêmes questions, comme s’il y avait, dans cette forme d’interrogation, une anamnèse, c’était en effet l’expression que l’on utilisait, qui avait tout l’air d’une forme de parodie, une manière de se raconter des histoires en effet, de se comporter, et cette fois l’expression est juste, avec le plus grand sérieux.

Sans difficulté, il s’était fait asocial, difficile, dissident, incapable de dire la vérité, malaisé, dans le moindre de ses propos, à la fois revêche, méchant parfois, cruel, dans bien des circonstances, comme s’il lui fallait, dès lors qu’une interrogation était soulevée, de la part de l'un l’un de ses psychothérapeutes, prendre la fuite, ce qui était, sans doute, une attitude sage, sans que ses actes, par ailleurs, se limitent à cette tentative de se dissimuler, de se masquer, parfois de se camoufler, comme s’il voulait, aux yeux des autres, paraitre invisible. Comme d’habitude, c’était ce fantasme de l’effondrement, de l’annihilation, cette manière de vivre en retrait de toute forme de normalité, de vie paisible, qui lui pesait, qui suscitait, dans le moindre de ses gestes, une attitude qui se voulait à la fois déterminée et combattive, alors qu’il se vivait, tout au fond de lui-même, comme un être plus ou moins doué, un dilettante, en somme, ainsi qu’il avait tenté de matérialiser l’objet de sa névrose, ainsi qu'un psychanalyste, un jour, le lui avait dit, par le biais de la confection de cette petite brouette, une forme de maisonnée, toute construite de bois, en laquelle il avait accumulé, un à un, tous les objets qui allaient lui permettre de réussir ce qu’il appellera, beaucoup plus tard, sa vision éducative, son rêve de devenir un précepteur, le maître à penser, c’est ainsi qu’il voyait les choses, des princes, des empereurs, de tous ces êtres qui, dans le monde où la loi règne, possèdent le pouvoir d’enrégimenter les plus faibles, ceux qui sont crédules, qui se prêtent à n’importe quel stratagème qui pourrait les berner. Mais pour l’instant, il faut retarder le moment où notre histoire racolera, s’envolera, prendra ainsi son aspect le plus vif, comme en une renaissance, il nous faut, pour bien maintenir le cap, revenir, parce que cela est nécessaire, aux errances de la névrose, aux difficultés de la vie simple, à ces dépressions expresses, formes de percolation de l’expression de la conscience humaine, en laquelle notre héros, c’est-à-dire moi-même, se voyait, sans aucune forme de préciosité, interpellé, c’est l’expression qui lui vient à l’esprit, cette fois.

**0198 (Mots clés : Patrick Straram; Carole David, refuge; ville-boyaux; claustrome)**

Je me suis mis à marcher dans les bois. J’errais, je discourais au cœur de la clairière. Je m’étais évadé de la prison. Enfin, j’étais libre. Tout à mes réflexions embrumées, sur la signification de cette liberté de mouvement retrouvée, je ne m’étais aperçu que des yeux me scrutaient, dans la futaie, étincelants comme des billes, des yeux humains ou d’animaux, je ne le savais pas. Absorbé par mes pensées, déclamant dans la solitude un poème d’affranchissement, un bonheur sans égal, j’étais une proie facile, comme je ne l’avais jamais été auparavant, dans cette prison où j’avais fait mon temps. Je marchais, je ne cessais de marcher. Je tapais du pied contre le sol enneigé, il m’arrivait de me rouler par terre, d’avoir les cheveux pleins de neige et de glace, de froid qui s’immisçait peu à peu dans mes vêtements mouillés, ce qui me ravissait. Ce sont des mouvements comme ceux-là qui vous mettent en danger, qui, sans que vous y preniez garde, vous font baisser votre lance, puis votre heaume. Tel un chevalier, dans un royaume d’hiver, je m’étais avancé trop loin, j’avais peu à peu perdu les repères de mon territoire, j’avais exagérément compté sur mes propres forces, mon orgueil, en somme je m’étais perdu. Qui oserait dire la détresse de ce maître des lieux qui doit avouer qu’il ne connait pas son chemin, qu’il doit enfin rebrousser chemin, mais qui ne sait pas comment faire? Qui osera dire la honte de ce preux chevalier qui, alors qu'il s’aventure au loin, doit compter sur ses doigts les petits cailloux qu’il n’a pas laissé par terre, dans son escapade, afin de pouvoir baliser, comme il le faut pourtant, son parcours, de manière à ce que le retour au pays natal ne se fasse pas sans difficulté? À tout cela, je ne pensais pas encore. J’étais, comme c’est toujours le cas lorsqu'on quitte une geôle, épris de liberté, révolutionnaire, affamé, oppressant, qui suscite la prémonition (encore une fois irrationnelle) d’une fin toute proche.

À cet égard, les psychanalystes parlent d’angoisse de mort, ce qui est une manière de traduire le sentiment, encore une fois impalpable, que le sujet est menacé dans son intégrité la plus primordiale. Cet espace claustrophobique, c’est donc le claustrome : bas-fonds, lieux où résident les intouchables, espace abandonné aux itinérants, aux aliénés, ce que l’on appelait autrefois la Cour des Miracles. Cet espace urbain, nous le retrouvons dans les œuvres de Patrick Straram, de Carole David, de Denis Vanier selon des modalités qui, bien sûr, divergent. Un point commun cependant : la poétique du un et demi laisse entendre qu’il n’y a pas d’espace dans la ville, qu’il y a tout au plus une chambre à soi tout en tenant compte du fait que cet espace n’a rien à voir avec la quête d’un lieu protégé où l’écrivain pourrait enfin écrire. Ainsi, ce un et demi n’est pas la chambre où [mot incompris: 00:04:11]. Ce n’est pas l’espace protégé que Marcel Proust identifie comme un refuge qui lui permet de supporter l’adversité du monde. En somme, l’un et demi ce n’est pas l’atelier de l’écrivain, son lieu de création. Dans une perspective beaucoup plus prosaïque, qui nous rappelle le propos de George Orwell dans un reportage célèbre ayant pour titre *Down and out in Paris and London*, le un et demi est cet espace raréfié, où l’on peut à peine placer un lit, qui offre au locataire la possibilité de s’aménager (avec quelle difficulté) un lieu où vivre dans le monde. Patrick Straram l’écrit ainsi : « Montréal ville ouverte. J’y suis enfermé hermétiquement. Pas besoin de police, de mur ou de panneau indicateur. De la façon la plus simple, je suis seul, entre quatre murs ou à travers la ville, bouclé à moi-même. » (page 26).

Au premier abord, les écrits de Straram de cette époque, *Tea for one*, donnent l’impression d’un vagabondage un peu esthétisé, comme s’il s’agissait de décrire une expérience en cours, une sorte de reportage littéraire qui coïncide, faut-il dire, avec l’esprit beat de cette époque. À la fois dérive situationniste, distanciation brechtienne, expérimentation beat, reportage orwellien, le propos de Straram ne correspond pas, au premier abord, avec ce claustrome dont nous parlions. Lisons ce passage : je suis bien dans cette chambre, elle est assez grande, avec fenêtre sur la rue de la Gauchetière, un immense lit, un lavabo, une petite glacière (...) une commode avec un miroir, sur laquelle je plaçai mon phono, une table sur laquelle travailler. Une chaise basculante. Sur le pallier : réchaux à gaz et salle de bain (douche ou baignoire). Huit dollars par semaine. » (page 12). En somme, vivre à Montréal ce n’est pas si mal. Il y a de l’espace à profusion. Dans la description que fait Straram de ses allers et venues, il y a ces marches infinies qui le conduisent de la rue de la Gauchetière au parc Jarry, comme si Montréal était avant tout un récit d’espace horizontal, un espace déambulatoire offert à qui veut arpenter, à l’infini, le sol de la ville. Cette représentation de Montréal, elle est sans doute conforme à une certaine vision, encore idéalisée chez Straram, de l’Amérique : lieu quasi mythique des hobos, des vagabonds, des trains de marchandise (freight trains) qu’il est possible, comme tous les disciples de Woody Guthrie, de saisir au vol, en direction du Midwest ou de la Californie. Mais Straram, faut-il le répéter, habite Montréal. Et le un et demi, dont nous avons dit à l’instant qu’il traduisait, dans l’œuvre de Straram, le sentiment d’une certaine plénitude (l’écrivain mentionne en effet que sa chambre est assez grande) se traduit, soudainement, par une représentation de la ville-boyaux, de l’espace urbain qui a tout l’air d’un douloureux et interminable transit intestinal. Voilà encore une fois la figure du claustrome, cette incorporation de la réalité urbaine sous son aspect le plus trivial : l’ingestion, l’alimentation (car il faut bien se nourrir pour survivre), la défécation. C’est ainsi que l’on retrouve dans Tea for one ce passage : « Je traverse... Saint-Denis. J’achète du pain... je passe... Dorchester..., la Gauchetière, 407 Est... (pages 29-30). Itinéraire, déambulation, marche dans la ville, tout cela est banal, si ce n’est, au cœur de la banalité même, l’acte d’acheter ce pain, de tenter de parer au plus pressé, de s’emplir la panse, comme si cet acte vital était l’équivalent de ce transit dont nous venons de parler.

Vivre la ville, manger la ville, avoir les doigts graisseux dans cet univers de ville-boyaux, voilà ce qui nous paraît être un aspect important de *Tea for one*. On peut lire à ce sujet : « De la rue Sainte-Catherine où j’ai tant erré, que je connais déjà comme si elle m’appartenait, d'Amherst à Guy, coupée de Saint-Laurent où je vais manger des hot dogs à dix sous et des patates frites à cinq, où l’on se reconnaît. » (pages 29-30). Ainsi, il y a ici que Straram, s’il laisse palace à cette représentation d’un espace précaire au cœur de la ville, n’en demeure pas moins expansif, énergique. Au contraire d’autres auteurs, nous pensons à Denis Vanier, ce claustrome n’est pas tant l’espace d’une abjection (à la manière d’un refuge d’intouchables), qu’une ville-boyaux dans laquelle les dédales tracent autant d’itinéraires pour des sujets qui se perçoivent comme des métèques. On peut lire en effet dans *Tea for one*: « Et pourtant, peut-être est-ce derrière ces façades insalubres, tordues, lépreuses, lézardées, derrière les pancartes de coca-cola ou de seven up délavées, déchirées curieuses, en ce lieu de zone dure et comme inhabitée, derrière les bicoques tassées sur elles-mêmes (...) on devine une sorte de rage sincère, une sorte de fièvre souple et adroite, invisible mais là, force disponible qui guette, à l’intérieur en cassure de ce boyau qui me rappelle certaines ruelles du quartier arabe où j’ai passé tant d’après-midis irremplaçables, ou d’autres ruelles derrière la Bastille que j’ai hantées, Lucille à mon bras, tentant de chercher une chambre... » (pages 29-30). À première vue, le Montréal décrit est banal : pancartes délavées, bicoques lépreuses. Ce portrait de la ville de cette époque, avant la construction des habitations Jeanne-Mance et l'éradication des populations du centre-ville de l’Est de Montréal. Le Montréal décrit par Straram, c’est celui des « pauvres », des mal pris, des trous de cul. Et l’on peut entendre, dans cette description qui («charrie ses flots dégorgés dans le tintamarre, cavale en trombe et en fanfare, suicidés vivants s’y bousculant... ») Le remugle de la vie même, le déchet humain, l’abjection dont le claustrome est, d’une certaine manière, le dépôt. Voilà, aux yeux du jeune Straram, ce qu’est la vraie ville : « Aussi dégueulasse et effrayant que le boulevard des Italiens ou Georgia Street, que Piccadilly ou la 8e avenue à Calgary» (pages 29-30).

Dans sa perspective, l’écrivain, même s’il se veut un reporter de la vie montréalaise, est en mesure de se réfugier en un lieu, une chambre, qui lui permet d’exercer, avec une certaine lucidité, un portrait vraisemblable de cette réalité du Montréal appauvri et discordant. Ce n’est pourtant pas là l’intérêt principal de cet écrit de Straram. Comme nous avons eu l’occasion de le faire entendre. C’est dans cette coexistence de références urbaines qu'il nous intéresse. Straram n'écrit-il pas que le Montréal de cette époque lui rappelle le quartier arabe situé derrière la Bastille, « l’intérieur en cassure de ce boyau » qui forme les artères, devrions-nous dire les tripes de la ville. Alors, Montréal : ville-boucherie? Montréal, ville dont le claustrome (un espace en perdition?) est la promesse d’un démembrement du sujet. Sur ces questions, Straram semble hésiter. Hors de son un et demi, de sa chambre de la rue de la Gauchetière, l’écrivain tente de marcher au cœur de ces rues détrippées, de ces boyaux urbains faits de la chair, du sang des « cavales en trombe » qui courent, errent dans la ville. Ainsi, la ville est un corps brutalisé, une tripe dont les boyaux, à ciel ouvert, composent la violence de la trame urbaine. Que faire alors? Mais à regarder de plus près, Straram semble à la fois fasciné et distant face à cette réalité urbaine dont la violence sensorielle (des tripes à ciel ouvert du Montréal de la rue Sainte-Catherine) est patente, le narrateur observe, erre, marche sans cesse, tout en demeurant aux aguets, appauvri et affaibli : « Je vais faire encore un peu de thé, sur les vieux sachets. J’ai faim, mais je ne touche à rien, je n’ai plus de vivres pour quarante-huit heures, en me privant. Je ne passe plus de disques pour ne réveiller personne dans les chambres. » (page 31). Malgré l’attrait qu’exerce cette ville éventrée, dont les tripes sont des rues, des voies de circulation, Straram sait très bien que la réalité des bas-fonds n’est pas une figure de style. Dériver, perdre pied, comme on disait autrefois partir sur la brosse, se sont différentes façons d’itinérer au cœur de la ville. Dans ce dernier contexte, le claustrome représente bien un espace où l’on s’affaisse s’effondre, comme si la ville s’apparentait à de gigantesques sables mouvants. Dans la dernière citation que nous ayons lue. Il est entendu que l’écrivain est sur ses gardes, encore une fois aux aguets. Il a faim, mais ne touchera à rien, dénombre ses vivres qu’ils lui permettront de subsister pour quarante-huit heures, en se privant. Le un et demi demeure, dans ce contexte, un espace protecteur, une matrice symbolique qui fait office de refuge.

Le propos de Carole David est fort différent, chez la poète, l’univers urbain fait place aux structures métalliques et bétonnées de la ville autoroutière, des garages de zones industrielles : « Tu entends de loin la rumeur du boulevard métropolitain. Tu aurais aimé être les guitares, trash métal, ambiance de garage, maintenant tu cherches ce qui pourrit insidieusement dans ton réfrigérateur. » (page 9). Dans cet extrait de *L’endroit où se trouve ton âme*, publié en 1991, Carole David renoue avec une esthétique grunge, à la Nirvana ou à la Pearl Jam, comme si le nihilisme (le fait de se laisser abattre par l’immense rumeur de la ville industrielle) n’avait pas de conséquences significatives.

**0202 (Mots clés : chien; psychanalyste; langage)**

Pendant des mois, j’ai aboyé à la lune, ne me souciant ni de mes voisins ni de tous ceux qui, dans la rue, se demandaient ce qui pouvait bien se passer, là où, sur le toit de cet immeuble, en contrebas de cette grande frondaison de peupliers, ces arbres qui avaient été plantés il y a une cinquantaine d’années, telle était mon impression, mais qui masquaient, en partie, la façade de l’immeuble que j’habitais. Pendant des mois, je me suis laissé aller à hurler, comme aucun être ne l’aurait fait, s’il n’avait accepté, pour un temps, de se transformer en vulgaire clébard, en chien, en bâtard, en un animal qui, cela n’est pas très original, me permettait, vous le savez bien, de tenter, avec quelle difficulté, de trafiquer ma peine, alors qu’il me fallait les aboiements du chien, puis ses pleurs répétés, ses jappements à la lune pour que je me sente, enfin, digne d’exister. Dans toutes ces formes de vie plus ou moins abrégée, car le chien, tel que je l’étais vraiment, alors, sur ce toit, au beau milieu de l’été, m’empêchait de devenir un homme, m’évitait, dans le meilleur des cas, de prendre l’attitude de l’homme conscient de lui-même et de ses gestes? Dans toutes ces attitudes, je dois en convenir, ces manières de vivre à l’envers, de faire ce qui ne doit pas être fait, d’aller à l’encontre des attitudes de tout un chacun prolongeait, chez moi, une interminable crise de croissance, comme s’il m’avait fallu, à chaque fois, donner l’impression d’être autre chose que ce que j’étais vraiment. Rien d’original dans mon attitude, je le conçois bien. Celui-là [mot incompris: 00:02:28] jour au chat, au chien, et pourquoi pas, s’il faut continuer dans cette veine, aux canards, aux cygnes noirs, que sais-je. Celui-là prétend, de façon si ridicule, qu’il n’est pas lui-même, qu'il pourrait bien, si on lui donnait le temps, faire l’animal, c’est-à-dire se transformer, sans difficulté aucune, en un animal réel, cette fois, qui lui éviterait de parler, qui lui donnerait enfin la possibilité de jacasser, de se plaindre, sans que nul ne le comprenne.

Ainsi, il a hurlé à la mort bien longtemps, avec comme ambition d’entrainer, à sa suite, tous les chiens du quartier qui, il faut bien le dire, manifestaient sur ces questions une forme de scepticisme bien normal. A-t-on idée, en effet! Un homme se met à hurler, il hurle, il jappe à la lune, il hurle, comme le pensent les humains, à la mort, il hurle, en tous les cas, sans demander son reste, alors que les chiens, dans leurs paniers, au milieu de la cuisine, sur les divans et les fauteuils du salon, dans leurs cages, en leurs niches, dans leurs maisonnettes, construites de bois et de bardeaux, dans les grandes cours de maisons bourgeoises, se disent qu’il y a, ne le négligeons pas, une forme de contrainte, à la limite d’un exercice, à la manière de Queneau, une façon stylée dans cet aboiement, dans cette manière de parler une autre langue que celle de l'homme et de la femme, une façon de prétendre vivre en dépit de tout, hors de la vie commune, sans que cela ne porte à conséquences. Les chiens n’imitaient pas l'homme, car ils savaient, bien plus que tous les humains qui marchaient dans la rue, sur les trottoirs, affolés, un bref instant, d’entendre cet homme japper comme s’il était un être possédé, les chiens, si l’on poursuit cette brève description, savaient distinguer, bien mieux que d’autres, le cri de l’animal, mais un tel qualificatif a-t-il un sens?, la manière dont pense cet animal, en effet, s’époumone, non avec l’obstination de l’homme, mais, bien au contraire, grâce à cette rage, qui a tout l’air de la description d’un mammifère, d’un carnivore, il faut l’ajouter, qui pourrait déchiqueter son semblable, s’il se trouvait, par le plus grand des hasards, à faire partie d’une meute où se jouerait, comme à l’accoutumée, le [mot incompris: 00:05:31] du prédateur et de la victime. En somme, le chien qu'était l’homme sur le toit de cet appartement, caché par une gigantesque frondaison de peupliers verts, s’imaginait, se racontait des histoires, comme toujours, à propos de ce qu’il appelait, comme bien d’autres êtres fainéants de sa génération, de pseudos intellectuels, son devenir-animal, comme s’il y avait, dans cette manière de parler, quelques signes de grandeur, de réflexion philosophique ou paraphilosophique, c'est selon, qui octroyaient, enfin, à cet homme-là, celui-là mime qui était arcbouté sur le toit de cet édifice, le droit de hurler, comme il le voulait.

C’était en effet ce qu'il avait dit à son psychanalyste. Personne ne m’empêchera de hurler, si j’en décide ainsi. Personne ne m’empêchera de changer de parole, de devenir, tel que je le souhaite, un animal, rageur et incompris de tous, si la décision m’appartient, comme je le crois, en effet, personne ne m’obligera à me transformer en un être sage, en un chien de chenil qui lèche la chienne de son maître, alors que ce dernier, cet homme qui n’est pas bons du tout, qui ne consacre que quelques minutes par jour à promener l’animal au dehors, pour qu’il fasse ses besoins élémentaires, il ne mérite pas toute l’attention qu'on lui prête, toute la bonté, celle que les animaux, semble-t-il, possèdent, ce qui, à l'égard du chien, dans notre histoire, relève, cette fois de façon consistance, d’une fable, d’une manière bien trop belle de s’inventer, alors que tout va mal dehors, qu'il pleut et qu’il fait mauvais, cette idée que les chiens ont de bonnes âges, en mesure de nous sauver de nos propres travers. Ainsi il aboie, jappe, au beau milieu de la nuit, alors que ses voisins sortent sur les balcons, commencent à crier, à leur tour, à l’insulter, comme s’il était en mesure de comprendre, ce pauvre chien qu’il est devenu, les insultes des passants, de tous ceux qui veulent dormir, du moins ne cessent-ils de le [mot incompris: 00:07:56] avec une véhémence qui le surprend, car le chien qu’il est devenu n’entend plus rien, reçoit, bien sûr, comme il en a l’habitude, les tensions des maîtres, de tous ceux qui habitent la grande ville, leurs émois, leurs émotions à la fois tendres et violentes, leurs sentiments de désespoir, tout ce qui relève, du moins en a-t-il l’impression, non pas tant de la langue, telle que les sujets, ces êtres humains qu’on tente, mais de les penser, mais le mot serait-il dit dans une vie antérieure, est bien trop lourde d’implications, il préférerait dire, qu'il pourrait transcender, le mot est injuste, son attitude de chien, ses sensations impures, ses malaises, ses jappements de l’âme, toutes ces formes de vie clandestine, celles-là même que les humains portent eux, à chaque fois, dès lors qu’ils veulent communiquer, non pas avec leurs semblables, mais avec leurs congénères, en ce bas monde, dans lequel le chiens habitent.

Un jour, il a dit à son psychanalyste, je ne vous parlerai plus, vous ne me comprendrez plus, et il n’y aura pas de malaise, soyons-en assurés, à cette mésentente qui reposera, surtout, sur l'idée que le langage s’avère inefficace, la plupart du temps, qu'il n'est, pour ainsi dire, qu’un leurre, une manière de se tromper, jour et nuit, sur le sens de ce que nous disons, car nous pensons tout de travers, c'est ce que le jeune homme se disait, nous n’arrivons pas, en effet, à dire clairement la moindre pensée qui devrait faire office de point de départ dans une nuit qui est accompagnée d’un temps humide, une brume, un sentiment de tout, en ce bon monde, ainsi qu’il aimait le dire, que la terre empreinte d’humidité, que l’herbe folle sentait l’eau franchie, la rosée du matin, mais aussi les pluies rapides, à peine réelles, du début de la nuit.

**0203 (Mots clés : langage; psychanalyste; experts-conseils)**

Il a cessé de hurler**,** de se battre avec la lune, car il s’est épuisé, bien plus par les suites de son énergie physique décuplée que par les cris de ses voisins, qu’il n’entend pas, qu’il ne comprend surtout pas, car il lui semble tout simplement que [mot incompris: 00:00:17] un chien, s’il se prend au sérieux, ne puisse, en définitive, être doté de l’art de la compréhension des sujets, ainsi que se nomment les êtres humains, ces êtres qui paradent, avec qualité, dans le monde du langage, comme si chaque mot proféré était la promesse d’une suite, d’un intelligence encore plus vive, remarquable, en somme, comme si chaque mot ainsi prononcé allait donner naissance à des phrases entières, au couplet que représente le déploiement des paragraphes, à des feuilles toutes entières criblées de signets, comme si le langage, sous sa forme verbale, d'abord, mais ensuite écrite faisait en sorte qu’il était possible, avec bien de la concentration, il va de soi, de cheminer dans le monde. Depuis longtemps, il abandonné cette avenue, alors qu’il était plus jeune, sûr de lui, fat, prétentieux, en somme, imbu de ses facultés cognitives comme il le disait, de ses trésors, tout ce qui, dans le domaine de la pensée, lui permettait de nourrir les fantasmes d'imagination infinis, encore une fois, ce qu’il nommait ses trésors, il se contente aujourd’hui de faire le beau, d’être un bête et sot, se dit-il souvent, alors que lui revient à l'esprit, mais de façon épisodique, son statut de sujet, celui-là même qui, juché sur un piédestal, au lieu d’aboyer à la lune, se contente de prononcer des discours, de façonner, pour l'entendement quotidien, le dialogue de tous le séjours, de phrases qui donnent l’impression d’avoir leur poids de justesse, d’intelligence, de finesse.

Ainsi il parle de cette manière, un jour, à s'adresser à son psychanalyste, au cours de l’une de ces interminables diatribes, qu’il ait perdu quatre, sinon six et pourquoi pas même huit séances à parler du même sujet, sous tous les angles, sans savoir de quoi il était question au juste, car il avait bien vite compris, il n’était pas bête, que l’une des conditions de la psychanalyse, telle qu’elle devait être pratiquée, imposait d’oublier son sujet, ce que d’autres, dans le domaine de la grammaire et de la sémantique, nommaient le contenu posé, car il y avait, dans cette manière de vivre, la psychanalyse était certes une manière de vivre, à plein temps, un façon d’en découdre avec le réel, ce qui lui imposait de vivre à l’envers, de marcher, comme il en avait le sentiment à l’époque, avec les mains placées, de manière bien nette sur la terre, alors que sa tête, qui se gorgeait du sang, ainsi rassemblé, dans l'organe de sa pensée, lui donnait, au fur et à mesure qu'il adoptait cette posture des vertiges, le sentiment à la fois d'une immense clairvoyance, de compréhension fine de tous les faits et gestes de la vie, dans leur manifestation infinitésimale, alors même, il se qu’il se disait encore, qu’il allait faillir, qu'il tomberait, qu’il ne pourrait pas, bien longtemps, adopter cette posture qui signifiait que ses pieds, maintenus, avec beaucoup d’énergie, en l’air, battaient la campagne, comme s’il n’était, somme toute, qu’un arbrisseau, une fine branche d’arbre qui battait au vent.

Il avait dit à son psychanalyste, un jour, alors qu’il était particulièrement méfiant, je ne parlerai plus, je ne m’adressai, à vous, que sous la forme d’un langage animal, en deçà de tous les [mot incompris: 00:04:04] besoins de tous les hommes, car il avait l’habitude, en ces circonstances, de tenir un langage particulièrement abscons, comme s’il s’imaginait, dans l’antre du cabinet de son psychanalyste, être devenu un savant, un homme qui, muni des fulgurances de la pensée, capable de pouvoir métamorphoser sans aucune forme d’annonce, les divers aspects de son être, se voyait en mesure, il en avait la certitude, de proférer des vérités absolues, un langage qui, nous venons de le voir, avait l’aspect des pires remous de potache, d'étudiants mal formés, de professeur mal fagotés, car ces vérités absolues, ainsi qu'il en avait la certitude, n’étaient pas autre chose que des taches d’encre sur une feuille de papier, des anicroches, des bêtises en somme, ce que lui permettait, par ailleurs, l’exercice de la psychanalyse, car on lui avait appris, dès les premières séances, du moins ses amis, tous en analyse, avaient-ils dit ces choses qu’il fallait, dans ce tel contexte, tenter de marcher sur les mains, et non pas sur les pieds, qu’il était préférable, dans toutes situations, de vivre sa vie à l’envers, sans aucune forme d’humanité, [mot incompris: 00:05:32], ses amis lui disaient, encore une fois, Luce, Jane, Éphraïm, Jessy, que c’était la façon de vivre, qu’il n’y avait pas de question à poser, que la psychanalyste s’apparentait, cela aussi, on lui avait dit, à un sacerdoce, à un exercice religieux on ne peut plus lent, à une cérémonie qu’il fallait recommencer, comme si le langage, dans sa vacuité, c’était Jessy qui lui avait parlé de cette manière, s'avérait, comme une forme de mantra, une façon de retomber en enfance, de babiller, de redire, à qui voulait l’entendre, les douleurs infinies de ces tendres enfances, de ces vies non nées, de ces vies mortifiées, de ces existences à peine créées, tout cela même qui, aux yeux de Jessy, faisait que l’être humain ne valait pas mieux que cette petite feuille d’arbre qui voletait, qui ne payait de mines.

Il dit au psychanalyste, un jour, qu’il ne parlerait plus, qu'un il ne serait pas pour autant silencieux, comme bien d’autres patients avant lui, qui avaient, pour de saisons inexpliquées, sombré dans la plus grande des mélancolies, ce qu’il appelait, avec les mots qu’il utilisait encore, sa dépression puis, un peu plus tard, alors qu’il était au plus mal, sa dépression expresse. Il avait refusé, il a vendalisé son psychanalyste, par l'entremise d’un document notarié qui lui avait été transmis, alors qu’il se sentait si mal, il n’était pas question, de sa part, s'il sombre dans ce désespoir insensé, de cette utilisation triste et amère du langage dont l’inutilité serait en quelque sorte affichée. Il avait averti son psychanalyste qui avait mis à sa disposition, sous la forme de huissiers, d’avocats, de notaires, de travailleurs sociaux, de psychologues, d’une cohorte extraordinaire de personnes qu’il s’imaginait être à son service, qu’il n’était pas question qu’il se taise, qu’il coule à pic, comme bien d’autres patients avant lui, ainsi que ses amis lui avaient mentionné, car l’un des enjeux de la psychanalyse, selon ses amis, était que l’on prenne d’activité trop au sérieux, qu'elle cesse, fort justement, d’être toute activité, puis quelle se transforme, tout à coup, en une passion étincelante dont l’aspect flamboyant, il est vrai, pouvait, sans avertissement aucun, se transformer en guerre du sujet, celui-là même qui parlait encore, contre lui-même, comme si le sujet devenait, c’était l’une des explications du jeune homme qu’il était encore, une sorte de force auto-immune, une volonté de metteur au loin toute forme de saleté microbienne, il parlait encore de cette manière, ce qui avait pour conséquence, il le notifiait à chaque fois alors qu’il parlait à son psychanalyste, ce [mot incompris: 00:08:47] honnête homme, en effet, il parlait ainsi, qui, sans trop savoir pourquoi, se transformait en vilain ennemi. Ainsi, la psychanalyse, si elle n’était pas maîtrisée de la manière la plus nette, par un adepte, mais lui, il se l’avouait, ne représentait, sur ces questions, qu'un dilettante, avait tous les aspects d’un poison, des formes d’enivrement qui ne connaissent pas de repos, de toxiques qui vous laissent éveillés des jours entiers, de ces manières de vivre certes délétères, et il le savait bien, alors que sa santé, celle-là même qui ne lui n’osait pas de soucis dans sa jeunesse, se mettait, tout à coup, à vaciller, puisqu’il se rende compte que s’il n’était pas prudent, c'est la mort elle-même, du moins l’apparition de la mort, en sa forme vive, qui l’étranglerait. Il avait donc assené à son psychanalyste un vérité parmi bien d'autres, une manière de le mettre en garde, car le jeune homme n'était pas bête, savait s’entourer des experts-conseils, tous ces êtres qui, au moment opportun, pouvaient lui être d’un précieux secours.

**0204 (Mots clés : animaux; langage; difficulté de vivre; franchir un cap)**

Avec le temps,dit-il, il aurait dû apprendre à se comporter autrement, à faire un peu plus attention, à cesser de faire preuve, en toutes circonstances, d’un esprit querelleur, comme s’il lui fallait, alors qu’il se voyait déjà à l’automne de sa vie, jouer au bouffon, au clown triste, à l’imbécile, en somme à l’idiot, celui qui, malgré toutes les expériences accumulées, au fil du temps, n’a rien compris à rien. Tu ne comprends pas, tu ne comprendras jamais, tu t’appesantis sans cesse, tu est ton propre manquement, comme si tu éprouvais, lui dit-on, un malin plaisir à te dévaloriser, sans même que tu te survalorises, ce qui fait de toi un être difficile à vivre, le sais-tu au moins, car tu pêches constatant par difficulté successive, comme si l’accumulation des erreurs, des errements, de ta vie, au sujet de ta soi-disant difficulté de vivre, n’était pas autre chose qu’un paravent bien commode, une façon de te défiler. beaucoup lui parlent, lui ont parlé de cette manière, jusqu’au moment où ils se sont épuisés, ont cessé de lui parler, en effet, dans la mesure où ils croyaient voir, en lui, le masque d’une insensibilité native, une forme de vie qui se suffisait à elle-même, comme on pourrait le dire, sans doute, de quelque animal, encore qu’il ait à l’esprit, au sujet de cette pensée, que cette façon de vivre en retrait de toute forme de sensibilité n’a rien à voir avec l’attitude carnassière de l’animal qui est un être passionné, mais plutôt avec les formes de reptation troublantes du lézard, celui-là même qui peut, s’il s’agit de sauver sa vie, rompre sa queue, alors qu’il a l’assurance, n'est-ce pas étrange, que cette dernière repoussera.

Il se dit, en effet, qu’il n’a rien compris, qu’il est en quelque sorte égaré, dans une mer puissante, alors qu’il s’imagine, pourquoi, au juste?, franchir le cap de Drake, tout près du fameux cap Horn, comme s’il était, encore une fois, aux prises avec les vagues aiguillonnantes, mais ne s’agit-il pas, en ce cas précis, d’une mer qui écume, avec ces déferlantes de dix mètres, ces [mot incompris: 00:02:29], là-bas, tout au fond, dans les abysses. Ne doit-il pas, somme toute, garder le cap, comme il se l’imagine, ce qui le conduit, sur ces entrefaites, à s’imaginer, seul capitaine à bord, qu’il a un cargo, à moins qu'il ne s’agisse, car l’imagination débordante, de l’un de ces Panamax, ces grands pétroliers qui traversent, tels des fuselages hostiles, les mers puissantes et houleuses de l’Atlantique Nord. Il se dit, il se le répète, comme s’il lui fallait apprendre une leçon, ce qui est, encore une fois, le témoignage de son insensibilité, qu’il doit apprendre à vivre, qu’il se doit, en toutes circonstances, de vivre [mot incompris: 00:03:15] endroit, non pas à l’envers, comme il s'est souvent imaginé, du fait de travers, de la difficulté de caractère, se dit-il encore, comme cette manière d’agir, en toutes circonstances, ce qui lui fait dire non alors qu’il devrait dire oui, ce qui le fait contredire tout un chacun, alors qui devrait se contenter d’obtempérer, de dire oui à ceux qu’il aime, lui donnait, et il ne sait vraiment pas pourquoi, une longueur d’avance, mais sur quel plan, dans quelle logique, pour quelle raison, au juste? Ça, il ne le sait pas.

Pendant longtemps, il a fait semblant, il s’est contenté de marcher, de regarder droit devant lui sans égards, sans aucune forme de politesse envers tous ces autres, ceux-là même qu’il rejetait, du revers de la main. Toutes ces années il a fait semblant. Il a tenté de consommer, avec beaucoup d'adresse, on peut lui concéder cet art, des manières de vivre en retrait, comme s’il lui suffisait, alors même qu’il avait mal, de se replier sur lui-même, de dormir en boule, d’avoir tous les traits de cet animal qui dort, recroquevillé sur lui-même, près de l’âtre, alors qu’il se voit, soyons sérieux, bien plus malin, avec le sourire, mais, ici, n'est-il pas en proie à quelques désagréables délires?, du reptile, du lézard, iguanes, des tortues ? Il parle de cette manière, le plus souvent possible, comme s’il lui suffisait de retenir, à des fins de bienséance, d’hygiène personnelle, un langage qui n’est même plus sans cavale, mais qui se contente de présenter, sous son meilleur jour, l’aspect désarçonné d’une pensée qui n'a plus d'assises. Il voudrait bien que le chien, l’animal, le compagnon des bons et des mauvais jours, qui tourne en boule, celui-là même qui, quelque soient les tracas, les difficultés, vous regarde tous les matins d’un air bon. Il voudrait bien, si on continue dans cette veine, se persuader qu’il est aimable, qu’il a, pour le consoler, l’animalité de la bête, de la bonne bête, alors qu’il se doit reconnaître, cela ne lui fait pas plaisir, qu’il [mot incompris: 00:05:40], le sang-froid, l’insensibilité, ce qui l’exclue de toute forme de malaise, car à quoi sert-il, dit-il encore, de souffrir de cette difficulté de vivre, il n'y pas d’autre mot, convenons-en, si, par ailleurs, il est prêt, sans difficulté apparente, à couper toute relation réelle avec ses proches, ses amis, sa famille, ses enfants, sa compagne. Sans doute exagère-t-il, comme toujours. Il parle trop, il méprise ses amis fidèles, les connait, comme nous l’avons appris, au fil de temps, pensées qui sont des formes de dérives, de bouées de sauvetage que tu sembles jeter, sans aucune forme préméditation, comme s’il te fallait, dans le pire des cas, te sauver toi-même, alors que tu peines à marcher dans la ville sans t’égarer, ce qui donne des traits de l’homme surpris, l’aspect d’un sujet imbécile. Ainsi, dit-il, alors qu’il pense, n’est-il pas, somme toute, contraint par l’exercice du rêve, ce qui le détend un peu; ainsi, se dit-il, tu pourras, si tu as été un bon chien, accepter la domination du maître, ce qui, en définitive, te calmera, car l'impératif que représente l’ordre, en effet, s’avère une nourriture qui rassasie, qui permet, une fois que tout est consommé, d’avoir, au fond de soi, dans la poche centrale, de quoi vivre, encore un peu. Il se dit, à la suite des conseils de tous ses amis, qui agissent, en ces circonstances, comme s’ils étaient des huissiers, qu’il lui faut apprendre, cette fois, à dénombrer, avec la plus grande exactitude, ce qui relève de ces fadaises, songes qu’il invente, sans trop y réfléchir, et mettre de côté, avec résolution, cette fois encore, cette vérité, celle qui dans ses proclamations, instaure, car il le faut, il est temps, enfin, de l’affection.

Pourtant, la loi est dure. Depuis longtemps, il n’avait pas de quartiers, il joue à l’acrobate, compte instiller, dans cette grande roue du langage, des façons de vivre, sous le coup d’artifices, de simulations, de parades, comme s’il s’était transformé, au fil du temps, en un tourniquet, une machine à la fois affreuse et grinçante, un coup du sort, sans aucun doute. Autrefois, il lui arrivait, sans trop y prêter d’attention, de s’imaginer, sous les traits de bonne bête, du cheval, du cheval de trait, bien que de l’alezan, de même qu'il lui arrivait, je m’étend à rire, à chaque fois qu’il y pensait, de s’imaginer, eh oui, sous les traits d’une vache, au beau milieu du troupeau, à proximité d’une route de campagne, mais peut-être aussi, se plaisait-il à imaginer, tout à côté d’une voie de chemin de fer. Sans qu’il ne puisse comprendre les tenants et aboutissants de telle ou telle forme de cavalcade de son esprit, il avait l’impression que le langage ruait, qu’il imposait sa loi, qu’il n’en faisait qu’à sa tête, ce qui le conduisait, alors même qu’il laissait la pensée filer sous ses yeux, à se représenter ces hennissements, des aboiements, des jappements, toutes ces formes de langage dans lesquelles il se sentait, enfin, réconcilié avec lui-même. Ce n’était pas qu’il avait, en son cœur, l'image de la bête, de la bonne bête, celle-là même qui pourrait, alors qu’il soufflait, lui sauver la vie. Il ne se voyait pas rescapé par quelque animal grandiose, une forme de constellation qui, sous l’aspect d'un saint-bernard, par exemple, pourrait, alors qu’il souffrait, le rehausser, le tenir par l’échine, par la peau du cou, comme le font les chiens, et plus particulièrement les chiennes, alors qu’elles veulent prendre soin de leurs nouveau-nés.

**0205 (Mots clés : prière; sac de viande; franchir un cap)**

Il ne priera pas, il ne se consolera pas,il ne fera pas face au mur, la tête penchée, l’esprit ainsi abandonné, dans la posture du méditant, celui qui prie, jour et nuit, de la même manière qu’il respire, comme s’il y avait en cette attitude, une façon de gémir certes, mais surtout, s’il y pense bien, une manière de se détourner de la vie, elle-même, ce qui implique, il le sait encore, que l’acte de prier, souci de vivre tout au fond de soi, dans l’abri intime de la pensée, de la parole ainsi révélée, [mot incompris: 00:00:40] une façon de se raconter, une fois de plus, des histoires. Cela, il l’a dit maintes et maintes fois. En effet, il se répète, prend plaisir à le dire, se répète encore, puis se donne le sentiment, par ce jeu qu’il façonne, celui d’une idiotie maligne, l’illusion d’avoir réussi, mais avec quelle difficulté, à tirer la bonne carte, à avoir, car il n'envisage pas la défaite, un alias, une manière de pouvoir tromper l’adversaire, le cas échéant. Il se dit, encore une fois, qu’il franchira le cap, qu’il pourra réussir, sans trop de difficultés, à tromper tous les autres, ceux-là mêmes qui, en ces mauvais jours, prennent la forme d’ennemis et d’adversaires, alors qu’il n’y a, si l’on y pense bien, que cette pauvre marotte, la forme anodine d’une pensée bête, celle qu’il annone, sans cesse, depuis des ans, pour le rasséréner.

Il a franchi un cap, se dit-il, il a réussi une fois encore, à franchir le détroit, celui de Drake, mais aussi le détroit de Béring, dit-il encore, de même qu’il s’imagine, pourquoi, au juste?, traverser le cap Horn, tous ces détroits, ceux-là mêmes qui façonnent la géographie du monde, qui lui donnent le sentiment, en dépit de la fatigue, de pouvoir en définitive, poursuivre sa route, un peu plus longtemps que d’autres ne l’on fait. Cela ressemble à un exercice d’endurance, à une manière de pouvoir affirmer, contre les autres, sa dureté, sa ténacité. Mais alors même qu’il se parle, de cette manière, il s’endort, s'épuise, encore, se met à vivre d’un sommeil sans rêves, comme s’il retrouvait, dans l’épuisement, la source d’une profonde exigence, une loi dont il dit, encore une fois, qu’elle est dure, sans aucune forme d’apprêt, à l’instar d’une paillasse, d’une cour de malfaiteurs, d’une cellule de prison. Certes, il a appris, au fil du temps, à désavouer l'ascétisme, cette pensée mauvaise, cette façon d’humilier ce qui, en lui, se veut l’expression la plus intime de la bonté, de l’affection, encore qu'il lui soit difficile, à ce sujet, de prononcer le mot amour, il tremble, c'est vrai qu’il tremble, en effet, à l’idée que ce mot puisse être dit, avec ce qu’il implique, fatalement, ce qu'il implique, docilement, comme s’il lui fallait, alors même qu’il se met à trembler, ressentir, sans aucune forme de perplexité cette fois, la croisée d'attache de la fidélité, de l’amour ressenti et de l’amour épuisé, de l’expression la plus hautaine d’un souhait et s'y rabaisser, lui-même, sans doute, ne fait rien, qui ne sert à rien, qui ne sait rien faire de ses dix doigts.

Ainsi chemine-t-il, dans la vie, lui dont l’âme est un sac de viande, cette petite forme de vie bête qui gigote, qui ne demande pas trop d’effort, qui respire, de façon mécanique, comme s’il était, dans cette vie, par hasard, l’invertébré, le reptile, celui-là même qui, avec la conscience du temps qu'il fait, a traversé tous les âges, a en quelque sorte franchi ce cap, ce détroit, une fois de plus, sans que cela l’épuise, alors qu’il s’endort, qu’il est en proie, il le sait bien, au cauchemar aveugle, au songe, à cette forme de vie bête, le sait-il enfin, qui ne lui passe de répit. Son âme est un petit sac de viande, une peau sèche, mieux encore, le séché, au fil des mois et des années, jusqu’au moment de la cristallisation de ce suc, cette forme de vie rougeâtre, celle-là même qui irrigue, depuis des millénaires, l’humanité, s’est transformée en un liquide salace, en une potion noirâtre, une manière de s’empoisonner, il le sait encore, comme si l’âme, parce qu’elle sentait mauvais, dans ce corps qui ne peut plus masquer son existence, s’était transformée en filoutage, en malfaisance, en détritus, ce qui, se dit-il, enfin, n’est pas autre chose qu’un constat, sans cesse renouvelée, celui-là même de l’inversion des valeurs, de toute vie telle qu’elle est vraiment vécue, à l’envers de toute forme de rehaussement de soi, dans la plongée verticale, comme s’il lui fallait imaginer, et cette pensée lui semble fort étrange, que l’homme qui parle, il n’y a pas d’autre réalité que celle-ci, dit-elle encore, l’homme à tête de chien, celui même qui tente d’échapper à sa laisse, poursuit un derrière escapade.

Son âme sent mauvais, s’est-il fait dire, un jour, alors qu’il marchait. Il n’en a fait qu'à sa guise, se disant, comme à l’habitude, qu’il avait entendu un mot de trop, mais de quelle source, au juste?, comme si cette insulte, peut-il en effet accepter qu’on lui parle de cette manière, n’avait été que la résonnance de quelque trouble, ceux-là mêmes qui le condamnent, la plupart du temps, à poursuivre sa route, sur les chemins du monde, comme s’il lui fallait, en ces circonstances, échapper à son ombre. Il n’y a rien là d’original, il n'y a rien là qu’il puisse faire valoir, comme s'il s’agissait d’une trouvaille. Il est comme la plupart de ses congénères, il marche et il fuit, il s’abandonne et il lutte, il tente de se tenir debout, alors qu’il aimerait dormir des heures et des heures, sur la paillasse, alors qu’il fait soleil, par une belle soirée de juillet, à moins qu’il se contente, tant il est fatigué, de dormir, cette fois, sur le sol asphalté, tout à l’arrière d’un commerce, une des ruelles de cette ville décidément étrange. Il n’y a rien là qui mérite que l’on s’y attarde. Il a tenté d’échapper, une fois de plus, à ces mauvaises voix, à ces inquiétudes, à ces tentatives de négociation, comme s'il s’agissait d’une liquidation, avec l’autre femme que représente, il n’y a pas d’autre mot, sa duplicité. Cependant, il en a assez d'être sous un mauvais jour, comme s’il représentait, dans tous les cas de figure, une nature morte, un être exécrable, un mauvais coucheur, celui-là même qui, parce qu’il a l'air d’un clown triste, se contente d’avoir l’air déplacé, en quelque sorte dépité, dans le meilleur des cas, parfois batifoleur, quand il a l’humeur joyeuse, mais qui, soyons quand même sérieuse, présente, sous son attrait quotidien, l’aspect d’un être rebelle, d’une mauvaise humeur, une injure, d’une profanation, celle-là même qui contrevient à ses vœux ascétiques, ceux d’une âme bonne, alors que, comme on lui a déjà dit cent fois, ton âme sent mauvais. Il sait bien qu’il ne pourra entreprendre nul pèlerinage dans ces conditions, car il n’a pas réussi à se purifier, et cette pensée encore une fois, lui semble étonnante, car il sait, et cela depuis longtemps, que cet exercice, celui du [mot manquant: 00:08:18] d’un corps, enfin lavé de toute injure, est une forme de tromperie, une autre, une magouille, il n'a pas à le dire comme le petit spectacle de cette âme sent mauvais, dans sa nécrose, son sang déjà noirâtre, son suc toxique ce qui le conduit, il le sait encore, à imaginer toute sorte de stratagèmes, ceux-là même qui lui permettraient, dans le meilleur des cas, de fuir, dit-il, alors qu’il se contente de prier, la tête baissée, à la recherche d’un pardon, oui, il ose enfin l’avouer, il le dit enfin, ici même, maintenant, et qu’il n’en revient pas, tout simplement. À parler de cette manière, il ne se donne pas la partie facile, il le sait encore. Il ne pourra pas, il se doit de le constater, rejeter, comme s’il s’agissait d’un reniement, son âme ficelée, cette viande moisie, cette forme de rougeur nécrosée, dans cette âme d’où percent des parasites, des vers, blancs, noirâtres, brunâtres, se dit-il, encore une fois, de même qu’il entraperçoit, dans un moment d’absolue lucidité, toutes ces aberrances qui, à la manière d’une vie impie, traduisent, chez lui, le filou, le ressort d’une âme, celle-là même qui, dans sa détresse étale, se contente d’exister, c’est-à-dire de surnager. Il ne pourra jeter du revers de la main son âme, son sac de viande avariée, noirâtre, cette peau qui sent mauvais, cette odeur qui lui colle à la main.

**0208 (Mots clés : bibliophagie; narration chorale; Frankétienne; *L'Oiseau schizophone*)**

Dans cette logique, j'ai erré dans l’attente, la plus trouble, dans la mesure où, prisonnier, il se contente de subir. On peut lire à ce sujet, dans *L’Oiseau schizophone*: « - Vous êtes un schizophrène, irrécupérablement perdu dans le vertige de la masturbation, et de surcroit souffrant d’une schizophasie incurable. Un vieux mégalomane fourvoyé dans l’inextricable cinéma des psychoses et des rêves tourmentés quand vous serez fatigué de lire et de relire votre livre, vous aurez faim, vous aurez soif. Mais vous n’aurez plus rien que les sordides nourritures de vos fantasmes malsains. Vous n’aurez plus rien que le livre. Votre livre. Vous finirez par le bouffer feuille par feuille. Vous serez contraint d’arracher les ailes et les plumes de votre oiseau maudit. Vous les sucerez. Vous les mâcherez. Vous les avalerez. Vous les vomirez ensuite avec les sécrétions de votre âme subversive et perverse. Et finalement, vous en mourrez! ». (page 19) Nous avons mis en relief, à propos d’une réflexion sur l’autophagie, les conditions de cette autodestruction, comme si le sujet, parce qu’il n’avait plus rien sous la main, se réduisait à vivre dans un registre qui fait la part belle à l’autodestruction. Chez Gérard Étienne, par moments, les narrateurs qui tentent de sauvegarder la vie de l’auteur, comme s’ils étaient des instances survivantes, au cœur de la trame même de l’écriture romanesque, se décrivent, ces narrateurs déployés, comme des êtres, parfois comme des objets, comme si, dans toute cette logique tortionnaire, il était possible de se manger, de manger du semblable, de faire en sorte que le semblable, celui-là même que l’on est, se transforme, à défaut d’autres solutions, en une altérité comestible, certes indigeste, qui ressemble assez à cette schizophasie, telle que décrite par le narrateur de *L’Oiseau schizophone*, car la schizophasie, si l’on s’intéresse à ces dits troubles envahissants du développement, fait appel à une dissociation de la personnalité psychique, à une démultiplication des instances de cette dite personnalité, comme si le sujet, sans qu’il ne s'en rende compte, se voyait transformé, tout de suite, en une forme de parodie d’une pluralité de voix internes, ce qu'un théoricien, par ailleurs bien sérieux, Michael Bakhtine, a décrit sous la forme d’une polyphonie, celle que l’on retrouve, par exemple, dans les romans à multiples voix internes, des voix romanesques sans ton, que trouve, encore, dans les romans de Dostoïevski.

Cependant, *L’Oiseau schizophone*de Frankétienne ne nous permet pas d’observer cette mise en œuvre d’une polyphonie narrative, celle qui ressemblerait, dans un autre contexte, à ce que Émile Ollivier, dans *Repérages*, avait choisi de nommer sous le beau titre de narration chorale. Pour qu’il y ait chorale, pour qu’il y ait quorum, pour qu’il y ait rassemblement des voix, en un chapitre, il faut, en effet, que les voix puissent faire l’objet d’un rassemblement, d’une convergence, qu’elles obéissent, toutes, à un faisceau, c’est-à-dire à un point de vue directeur, comme si ces voix, ainsi rassemblées, permettaient d’organiser, sans difficulté aucune, une logique qui est celle d’une pluralité, celle-là même qui est ramenée au principe du plus petit dénominateur commun. Avec une intention à l’esprit, cette narration chorale entend décrire la possibilité de rassembler des voix dispersées. Or, si l’on prend la peine de lire attentivement *L’Oiseau schizophone* de Frankétienne, on voit bien que toute possibilité de mise en œuvre de ce dénominateur commun est interdite. On entend, tout au contraire, ces idées « folles » de l’emballage du corps, de ce qui est nommé les « déchets de l’âme», ce qui est aussi décrit sous la forme du “décript”. Cette dissociation, cette vie schizoforme, cette schizophasie qui fait dire au narrateur qu’il se contente de vivre dans l’inextricable cinéma des psychoses, fait son œuvre. En effet, manger le livre, une expression qui, dans le contexte de notre propos, renoue avec ce que Gérard Haddad, psychanalyste, a mis en valeur, à propos de cette bibliophagie, manger le livre, donc, ce n’est pas un choix ordinaire.

Il y a, au cœur de l’écriture, de cette survivance qu’inscrit l’écriture, ce danger que représente un double mouvement, des excès, en somme : l’un peut vouloir se mettre à distance du livre, en une forme de séparation, de solitude, comme si l’objet ainsi créé, le livre lui-même, qui acquière le statut d’œuvre, pouvait vivre d’une vie indépendante, comme si cette mise en scène du livre obéissait au statut même de la séparation du sujet et de sa filiation, qui prend la forme du livre, en effet. Mais il arrive aussi, dans le registre de cette création transnarcissique, que le livre acquière une forme fusionnelle, voire symbiotique, qu’il devienne un des avatars du sujet, encore que cette façon de parler soit grossière, car le livre est le sujet lui-même, son habitacle, son derme, une peau pour les pensées, comme le disait si bien Didier Anzieu, à encore qu’il faille mourir ce propos de façon substantielle, puisque l’œuvre, le livre ainsi rendu à la vie, non pas répertorié et classifié, mais en quelque sorte révélé à lui-même, dans une vie vibrante, ce livre-là n’est pas un complément du sujet, mais le sujet lui-même. On peut lire, sur ces questions, dans *L’Oiseau schizophone*: “Peut-être avait-il déjà commencé à manger le livre et à se dévorer lui-même en une étrange et raflugeuse phagocytose. Il éprouva une sensation d’étouffement. Ou plus d’enlisement. D’engouffrement. Un monstre multiforme, armé de tentacules et de ventouses, le happait violemment. Une bouche vorace l’avalait. Des mâchoires avides le broyaient, d’énormes et puissants engrenages le malaxaient des tours d’hélice en tours de lune, jusqu’au tourments des voluptés mortelles amours délices et orgues. De temps en temps il émergeait miraculeusement d'un naufrage insulaire. Puis, il replongeait brusquement dans la béance mystérieuse du néant, et tout seul, au plus profond de lui-même, en plein délire, il parlait et déparlait. Nourri et dévoré d'images” (page 21). Et un peu plus loin : Il [passage incompris: 00:09:14 à 00:09:17] et falloir que je vienne du plus obscur de moi, oiseau asné de feu jusqu'au souffle de ma source, ma divine grâlebassine, mes racines diluviennes qui m’emportent me dépaysent et me ramènent, à la fois ébloui et consterné, au mitan de mon [mot incompris: 00:09:44] douloureuse. » (page 21). Il y a, dans ce que dit ici le narrateur de *L’Oiseau schizophone*, un éblouissement, une révélation de soi à soi, dans la dévoration du livre, comme si la consommation de la pensée du soi, celle qui contribue à la formation du récit de soi, permettait, au risque d’une hallucination aussi extraordinairement puissante, au plan sensoriel, mais débilitante, car elle amène le sujet à se détruite, petit à petit, une régression, une fin de partie, une dilapidation de l’énergie vitale du sujet, qui, alors qu’il était condamné à la torture, se voit, aujourd’hui, dans la solitude la plus absolue, mais qui est aussi un héroïsme de pacotilles, condamné à actionner les machines même de ce crime, cela même qui ressemblent assez, nous en avons déjà parlé, à la colonie pénitentiaire de Kafka.

**0209 (Mots clés : migration; écriture transnarcissique; entresoi du genre; Stéphane Martelly et Christine Jeanney)**

Faut-il que l’écriture se résume à cette impasse? En d’autres termes, devons-nous percevoir l'exercice de la pensée, de ses formes imaginatives, parfois inconvenantes, comme un exercice d’annihilation, d’autodestruction, ce qui signifie, si l’on aborde ce point de vue, que l’auteur, le narrateur, toute la cohorte des personnages qui prennent la parole, dans le cours d’un récit, auraient pour seul objectif de démolir, et ce de la manière la plus systématique, toute possibilité de réflexion sur la migration et ses avatars. J’ai fait valoir, au tout début de mon propos, qu’il y avait, disons les choses nettement, une mode, qui tient lieu de nouvel académisme, une forme de satisfaction un peu bête, souvent une platitude qui transforme la migration en nouveau tourisme culturel à l'ère des migrations, des déambulations, des périples, des exils qui n’en sont pas, mais qui, dans le domaine feutré de l’institution littéraire, créent, parce qu’il s’agit là d’un fond de commerce qu’il s’agit d’exploiter, une manière de vivre, somme toute rassurante.

Or, les œuvres de Gérard Étienne, de Frankétienne, parce qu’elles sont traversées par la violence de l’annihilation, ne relèvent pas de ces exils dorés. Bien au contraire, elles font valoir, comme je l’ai indiqué, la réalité, dont on ne peut douter, intangible en quelque sorte, d’une violence qui renoue avec le propos du tortionnaire, comme si les narrateurs de ces récits, quoi qu’ils disent, quoi qu’ils fassent, se devaient de pactiser avec les expressions du pouvoir. Ainsi, cet entresoi du genre, tel que je l’ai présenté, à propos d’un certain rapport au féminin, tel que je l’ai mis en œuvre, fait intervenir, il ne faut pas l’oublier, le principe d’une solidarité, qui n’est pas mièvre, il faut le dire aussi. Dans *Folie passée à la chaux vive* de Stéphane Martelly et de Christine Jeanney, on peut lire, dans une section du récit qui a pour titre "Folie sans objet" : « Jeunes miroirs, spéculaires à l’infini. Doutes. Je fais face à moi-même de plus en plus. Je prends la mesure de mon isolement. Je commence à comprendre ce qu’il me faudra peut-être encore bouger. Les choses sont de plus en plus difficiles et surtout c'est un dialogue de sourds au niveau du boulot. Je travaille ardemment sur le livre de C., un texte à deux voix. J’ai donc des résonnances profondes. Je construis peu à peu la structure de ces pages éparses du manuscrit initial. Ce travail non plus ne sera pas possible. Je suis en analyse aussi. » Il y a à une référence ancienne, de l’anecdotique, parfois, mais l’objectif de ce récit poétique, mais est-ce l’expression la plus juste?, est de faire circuler, dans l’entresoi du genre, par le biais de l’intermédialité des représentations visuelles et scripturaires, ce qui, de la folie, n’arrive pas à se dire aisément. Il est en effet question dans *Folie passée à la chaux vive* d’une folie singulière, celle-là même qui fait intervenir, en son espace matriciel, le territoire haïtien. On peut lire à ce sujet : « 2005. Je suis à Montréal. Haïti bascule dans une violence inédite qui plonge tout le monde dans la stupéfaction. Les gens sont kidnappés et torturés pour rançons. La violence contre les femmes systématiquement violées et/ou mutilées est insoutenable. C’est une violence gênante dont peu de gens veulent parler. Beaucoup de jeunes femmes meurent ou sont tuées cette année-là. Mort de Raymonde, à 80 ans. » C’est encore une fois le référentiel qui s’impose, non pas sous l’aspect d’une écriture qui tente de décrire, avec peu de moyens, les formes sociales d’une violence. Il ne s’agit pas, en la perspective qui est retenue par Stéphane Martelly, de faire jouer, par le biais de cette écriture somme toute discrète, en quelque sorte soucieuse du choix des mots, l’idée d’une sobriété, d’un ton en quelque sorte mesuré, comme s’il fallait, à propos de cette folie, la prévenir, sans cesse.

Dans l’entresoi du genre, tel que nous le concevons, à propos de cette coécriture de Stéphane Martelly et de Christine Jeanney, semble se dégage une voie de sortie, une façon de résoudre une impasse, celle de la violence qui ne connait pas d’explication, de rationalisation, qui s’impose, en somme, comme s’il s’agissait d’un passage à l’acte, d’une manière de se défouler, de projeter, en l’autre, la source la plus vive d’une colère, d’un emportement. Ainsi, l’entresoi du genre permet l’émergence de microsolidarités, de compagnonnages affectifs, de matrices de pensée, toute expression qui nous semble utile, à propos de cette cocréation, comme s’il y avait, dans cette logique, un double étayage de la pensée de l’autre, par l’un et par l’autre, en une boucle indéfiniment reconduite, comme le souligne, par ailleurs, André Green, lorsqu'il fait de la création transnarcissique, bien sûr un processus, mais surtout une manière de faire circuler, sans entraves, le circuit, voire les connexions de l’activité pulsionnelle. En cette logique, le point de départ semble être l’écriture de Stéphane Martelly qui pose, de manière rigoureuse, les conditions d’une activité, celle de la peinture : « Mal partout, aux os, au dos. Nausées. Grattage infini de toile. La toile a été peinte sur plusieurs mois. Elle a été dure à sortir et elle est le fruit d’un travail de longue haleine qui est rare pour moi. J’ai travaillé en couches superposées, au dessin réalisé sur la toile. Le personnage central, surtout que je ne voulais pas perdre. J’avais peur d’effacer mon dessin initial. Cet excès de contrôle est très inhabituel pour moi. Je ne sais pas ce que j’essayais de contrôler ainsi. Je pense que j’aurais pu aller beaucoup plus moins si j’avais fait plus confiance à mon élan et à mon intention. Mais finalement, ce personnage est inséré dans des formes qui le retiennent et le capturent. C'est peut-être cela que je voulais dire ». Qu'on à ces mots, un personnage dont il est question, à propos d’une toile en cours de création, pourrait être effacé, de la part d’une activité incontrôlée de la part du peintre. Ce personnage, nous ne savons pas qui il est exactement. Et il est possible que le peintre lui-même ne soit pas en mesure de qualifier ce qu’il en est de son « dessin initial ». Dans tous les cas, il s’agit de sauvegarder, voire de sauver ce personnage, de manière à ce que le peintre ne le perde pas. Dans cette logique, on peut le comprendre un peu mieux, l’écriture est à la fois un était, la première forme de contenance de ces affects qui voient le jour, par le biais de ce référentiel que représente l’écriture, alors que la peinture, elle, impose, selon d’autres modalités, un travail, cette fois-ci manié, par le biais du corps lui-même, par l’exercice de l’agilité, celle des mains, du regard qui devant la toile façonne son objet.

**0210 (Mots clés : soutènement; autofolie; Stéphane Martelly et Christine Jeanney; écriture et peinture)**

On peut lire : « Il te sert dans l’étau. Il te sert il t’a serrée. Les yeux tournés à l’intérieur tes jambes pliées réveillées recouvertes du silence en plaies mangées du silence. » Dans cette évocation de la folie, de la torture qui s’impose, au-dedans de soi, comme s’il s’agissait d’un mauvais rêve, celui du territoire haïtien qui coule en soi, comme un corps étranger, d’une part, mais aussi, ne l'oublions pas, à la manière d’une violence intime, indéracinable, la peinture, celle de Stéphane Martelly, fait l’objet d’un accompagnement chez Christine Jeanney. Coexistence de la peinture, de l’écriture, de la poésie et de l’inscription, à valeur référentielle, d’une (auto)biographie dont le dessein poétique permettrait de mieux comprendre ce qu’il en est de ces deux sujets? C’est en effet une piste de départ qu’il nous faut explorer, dans la mesure où la peinture, le propos sur et à propos de la peinture elle-même, c’est-à-dire le propos poétique de Christine Jeanney au sujet de Stéphane Martelly, nous permet d’envisager, comme je l’indiquais tout à l’heure, non pas tant une narration chorale, qu’un propos parfois dispersé, soumis, en effet, à cette question, à cette gêne dont la douleur, nous ne devons pas le négliger, impose un remembrement, une mise en corps, c’est-à-dire, au contraire de ce que pouvait affirmer, en son temps, Antonin Artaud, la reconquête d’un corps, non pas tant sans organes, ainsi que le poète l’indiquait, mais d’une forme de prestance, ce mot me vient à l’esprit, d’agilité, si l’on poursuit dans cette veine, de consistance, d’aspects tangibles, tant la gêne, cette difficulté de vivre, mais aussi cette imposition d’une non-vie, doit se transformer du tout au tout. On peut lire, à ce sujet : « Ils te déchirent et c'est leur chance ils chantent ils te piétinent et c'est leur chance ils chantent de briser leur chance ils chantent leur chance déchirante étoile éveillée recouverte du silence en plaie retiré au fond au retrait au secret laminé sœurs, nous sommes sœurs qui pour le montrer, qui pour le dire. » On se doit d’observer, à ce sujet, dans la valse protonominale de la parole poétique, l’inscription qui semble, à vrai dire, une érection, c’est-à-dire une forme de paravent, dans lequel les ils abondent, ceux-là mêmes qui peuvent faire mal, on se voit donc de noter, si l’on poursuit la réflexion, que ces ils qui déchirent et qui brisent se s'opposent, cette fois sous la forme d’un discours replié sur lui-même, à ces sœurs, nous sommes sœurs, dont la répétition du même syntagme, ces sœurs, au pluriel, permet de dire, puisque : « qui pour le montrer, qui pour le dire ». Qui pour le montrer, qui pour le dire, cela pourrait vouloir dire, en effet, dans le registre de la parole poétique et picturale, la réalisation d’une performance, c'est-à-dire d’une adéquation, dans l’expression du verbe, mais aussi de la matérialité de la peinture, de cet entresoi du genre que j’ai voulu mètre en relief.

Tout, en ce recueil, met de l’avant le principe de l’accompagnement, le soutien, ce que nous avons appelé, dans un autre contexte, un soutènement, c’est-à-dire une prise en charge du sujet, celui-là même qui s’éprouve survivant, comme s’il devait compter, dans le meilleur des cas, sur cette figure à soutenance, que nous utilisons, certes, de manière assez singulière, car cette soutenance, ce qui veut dire l’exercice du maintien, celui du sujet, dans une déclamation, dans un art de la parole, impose, par ailleurs, ce soutènement dont nous savons que la forme à la fois architecturale et, tributaire par ailleurs, de l’ingénierie des masses, des volumes, en fait de la composition des matériaux, dans un art qui est celui de la construction, implique, en somme, la possibilité de faire intervenir, s’il s’agisse ici de la matérialité, cette fois, du discours poétique, ou de la performance qui est à l’œuvre dans l’acte de peindre, une création partagée. On peut lire à ce sujet : « Autofolie c’est un autoportrait. Moi comme la folle, moi dans le rôle et à la place du fou. Je vis alors en Haïti. Et cela fait quelques mois que je me suis lancée dans cette recherche picturale sur la folie. Je ne sais pas encore que ce sera mon obsession pendant près de dix ans. Je suis très isolée en Haïti j’échoue choses que j’entreprend. Ma marginalité est très profonde, tant personnellement que professionnellement. Quand j’arrive au point où je me peins directement en folle, j’ai déjà fait plusieurs tableaux de cette série. Mon compagnon est soucieux. » Il y a en effet un risque, bien réel, que représente la peinture, dès lors qu’elle n’est pas illustration, sédimentation, inscription, trace, en quelque sorte, mais traversée, cette fois, de manière plus nette, de l’espace des formes, ainsi que l’entrevoyait, en son temps, Antonin Artaud à propos de Van Gogh, comme s’il y avait, dans l’acte de peindre, la possibilité de pouvoir retracer, en un moment inaugural, celui-là même de la trouvaille de la forme même, dans sa singularité, qui nous soumet, quoi qu’on fasse, à la question du désir parental, à la joute que celui-ci nous impose, comme si dans l'usage d’être venu au monde, en deçà de tous ces discours en quelque sorte natifs qui veulent nous convaincre du plaisir, voire de la jouissance à venir dans ce monde-ci, une forme d’impasse, ce qu’il faut appeler, en somme, un aveuglement, dans lequel le sujet, sexué certes, dès l’origine, se pose la question, cette fois sans relâche, de son a-venir, mais aussi, cela est trop souvent masqué, de sa prémonition, c’est-à-dire de sa prédisposition, comme sujet sexué, en quelque sorte lové, mais parfois aussi encastré, cassé, souvent, entravé, le plus souvent, dans les rais du discours parental. Autofolie, c'est alors une manière de parler de soi tout en délirant, comme le souligne, à sa manière, Stéphane Martelly. Mais c'est aussi, ne l’oublions pas, la possibilité de pouvoir compter, ce que permet la peinture, et aussi, à sa manière la poésie, sur la présence du compagnon, de cette femme, Christine Jeanney, qui, par le biais des mots, se voit capable, non pas tant de redoubler, que d’accompagner, dans cette création partagée, celle qui correspond, selon nous, à la transcréation, dans son aspect à la fois gémellaire, comme s’il y avait, dans cette manière de percevoir le monde, une plus grande justesse, c'est-à-dire un appui, un était, encore une fois un accompagnement et un soutènement : « Les traces dans les miroirs, elle les creuse, les griffe en les creusant. Elle écarte les barreaux en apnée, faufilée sous l’échafaudage, tête cognée au reflet, rire brutalement. Front pressé avec la pulpe des doigts. Surveille ce qui change au creux de la paume, À quel, à quel moment? Se demande et soupèse. »

**0215 (Mots clés : opiniâtreté morale; psychanalyse; parole; amorce d'interprétation)**

Au cours de toutes ces années, il a parlé sans relâche. Il avait le sentiment, sans qu’il n’en comprenne la source, que cette parole, ainsi déployée, s’avèrerait le signe d’une vérité, même s’il n’avait jamais été, pour sa part, enclin aux croyances, aux prières et autres formes de prosternations à l’égard d’un dieu, d'autant qu’il ne percevait, dans ce monde-ci, qu’une clairière assombrie, un monde dans lequel, somme toute, il se contentait de marcher seul. Il parlait sans cesse, n’osant même pas s’interrompre, de peur que son psychanalyste prenne la parole, ou encore qu’il scande, ce mot, en effet, chez les patients était à la mode, son langage, de façon à ce qu’il y ait, dans le cours de la prononciation des formes majeures d’une névrose, telle qu’il envisageait sa maladie d’alors, une forme de protestation, de la part du psychanalyste, un grommellement, parfois, une volonté manifeste, en tous les cas, de faire savoir que cet homme, oui celui qui parlait sans cesse, n’était pas seul, qu’il y avait bien, on peut s’en douter, un interlocuteur. Mais pourtant, cet homme, celui-là même qui parle à la troisième personne de la vacuité grammaticale, comme s’il pouvait s'empêcher de vivre avec les autres, cet homme-là, ce portrait, sans doute déjà désacralisé, de l’auteur, celui-là même qui poursuit, sans relâche, le transcripteur, qui pourrait donner sens à son discours, cet homme-là, celui qui parlait sans relâche, s’épuisait, malgré tout, car on a beau avoir été entraîné, depuis des années, à l’art de la parole, à ses expressions les plus diverses, dont l’auteur privilégiait le marathon, la longue durée du discours perpétuel, on a beau, si l’on poursuit la réflexion, savoir que le langage, pour certains, est une seconde nature, il n’en demeure pas moins que l’on peut, avec le temps, s’épuiser, c'est-à-dire commencer à répéter, sans même s’en rendre compte, les mêmes phrases, les mêmes mots, ce qui conduit l’auteur, du moins celui qui se croit le maître de sa vie, à adopter, en toutes circonstances, un ton obstiné.

Il parlait ainsi à son psychanalyste, parlant à sa place, ce qui, on s’en doute encore, représentait, dans l'aménagement de sa névrose, comme le disait, mais rarement, son psychanalyste, de façon singulière d’occuper toutes les places, quoique son psychanalyste, s’il tente de s’en souvenir, avec une précision qu’il requière, et ce soudainement, n’avait pas l’habitude d’intervenir, encore moins de proposer, de façon assez dogmatique, des interprétations qui ressemblaient, car c'est souvent le cas de psychanalystes dont le métier, par ailleurs bien réel, n’arrive à masquer une vie conformiste, des jugements de valeur, des manières de voir le monde, des opinions, toutes sortes de clichés, de propos malfaisants, en somme, qui rendent les patients malheureux, car ceux-ci découvrent, un jour, que leur thérapeute n’est qu’une femme ou un homme bien ordinaire. Non, son psychanalyste se tenait coi, en quelque sorte aux aguets, habitué à l’écoute de cas extrêmes, la plupart du temps de tous ces hommes et de toutes ces femmes qui, pour avoir séjourné, pour un temps plus ou moins long, dans les bas-fonds, ceux de la vie, ceux du rêve et du cauchemar, ne peuvent plus remonter à la surface, tant cette décompression, celle-là qu’on pratique, avec efficacité, pour les scaphandriers, ceux-là mêmes qui plongent, pour une durée déterminée dans les abysses, s’avère une nécessité.

Il faisait partie de ces êtres d’exception, un jour, il s’en souvient encore, le psychanalyste avait parlé de cette manière, tu [mot incompris: 00:06:08] traité, qu’ils ne sont pas curables, son psychanalyste employait ce mot, et il en avait éprouvé une sorte de fierté, de confiance toute narcissique, à propos de ses moyens illimités, ceux-là mêmes que lui offrait, ce qui lui semblait être un cadeau inespéré, le fait de ne pas pouvoir guérir, de s’en réjouir en quelque sorte. D’autres auraient pleuré, se seraient cogné la tête contre les murs, auraient quitté derechef le cabinet de consultation, se disant, et ce de façon somme toute cohérente, qu’il ne servait à rien de perdre du temps avec un thérapeute qui vous dit en quelque sorte son inutilité, comme si la vie, toutes les heures passées dans ce cabinet de consultation, toutes ces séances qu’il fallait payer, n’offraient rien en retour. Mais lui, sans qu’il ne s’en aperçoive, avait fait de ce cabinet une forme de libération, une manière du compréhension de lui-même, du moins en avait-il la certitude, car le fait ne pas guérir, de se plonger, corps et âme, dans la maladie, avait représenté un signe de santé, [mot incompris: 00:07:45], il le voulait ainsi, ses limites, sa force, en somme, c’est-à-dire son opiniâtreté morale, ainsi que son psychanalyste, une fois n’est pas coutume, lui avait dit, à la toute fin d’une séance, alors qu’il s’était levé, de façon saccadée, du divan où il était étendu depuis quarante-cinq minutes, pour se rendre compte, alors qu’il ouvrait les yeux, dès lors qu’il était debout, comme s’il quittait le domaine du rêve, que son psychanalyste se tenait, bien droit, devant lui, l’air sérieux, à cet nuance près qu'il y avait, dans le clignement de l’œil de son thérapeute une forme d’expression narquoise, ce qui, il le comprendrait bien plus tard, représentait l'amorce d’une interprétation. Vous faite preuve d’opiniâtreté morale, c'est ce que son psychanalyste lui avait dit, en une sentence, une phrase, dite d’un seul tenant, ce qui avait représenté, mais pour quelle raison au juste. Une interrogation, un ébranlement, bien plus qu’une surprise, un renversement de toutes les perspectives dans lesquelles le patient qu’il était avait vécu jusqu’alors. Il se percevait, en effet, paresseux, se complaisait à faire preuve d’une victimisation dont son psychanalyste, dès les premières séances, cette fois, lui avait dit tout le mal qu’elle représentait. Comment pouvez-vous penser vivre, de cette manière, lui avait-il dit, lors de la deuxième séance, il en était sûr, alors que vous vous excusez, que vous regrettez d’être sur cette terre, sur laquelle vous avez le droit de mener l’existence qui vous chante.

**0216 (Mots clés : psychanalyse; divan; espace public; opiniâtreté morale)**

Son psychanalyste, car il avait l'adopté, dès cette séance, lui parlait, en effet, de cette manière, avec l’affectation des grands bourgeois de ceux qui sont nés dans le milieu que l’on dit aujourd’hui favorisés, une expression sociologique, bien incapable de rendre compte de la manière dont cet aristocrate, il préfère le voir ainsi, vivait, dans son univers retranché, à l’arrière des portes closes. Pour qui ne connaît rien à ce monde étrange des psychanalystes, des thérapeutes, de tous ces bateleurs des âmes douloureusement souffrantes, il n’y a, au sujet de ces hommes et de ces femmes qui officient derrière des portes closes, que l’expression des plus grands préjugés. Ceux-là volent les âmes des enfants, s’en repaissent, d’autres mangent de la viande crue, sans avoir le couvert déposé, comme il faut, sur leur table. Les mécréants, ces hommes et ces femmes, qui s’inspirent de la pensée des autres pour mieux la voler, ne sont que des affabulateurs, des êtres qui, parce qu’ils manient bien le langage, se voient capables d’inventer tout ou rien, de faire épreuve, en toutes choses, d’une énergie folle, comme s’il leur fallait, à tous ces hommes et ces femmes, se restreindre, se taire, parfois, se contenir, en somme, de manière à ce qu’ils reçoivent, pour une durée, plus ou moins longue, ces agneaux sacrifiés, ces patients, ceux-là mêmes qui, sans s’en apercevoir, deviennent très rapidement des adeptes, la foule adoratrice, celle-là même qui cherche, en un nouveau dieu, le prétexte d’une conversion.

Alors qu’il était tout jeune, qu’il se sentait enfiévré, déjà malade, sans savoir pourtant la source de son malaise, il avait eu ce pressentiment d’une conversion impossible, d’une foi reniée, d’une trahison de tous les instants, ce qui, bien avant que le grand mal ne s'abatte, lui avait fait prendre conscience de cette manière de vivre, tout en retrait, à la lisière de l’existence, dans ses aspects les plus fragiles, comme s’il lui fallait, à chaque fois qu’il marchait, négocier un pas puis l’autre, faire preuve de patience et de prudence, et il en avait les moyens, car était question, dès son jeune âge, de survie. Il lui fallait vivre, il vivrait. Sans doute était-ce de cela dont il était question à propos de l’opiniâtreté morale dont son psychanalyste, sans raison apparente, lui avait dit qu’elle constituait l'une de ses plus grandes qualités. Il s’en souvient encore. Il s’était levé, tout agité, du divan, celui-là même sur lequel il passait, au fil des mois, de longues heures, sur lequel il ânonnait des propos qui lui semblaient, de manière progressive, incohérents, en tous les cas difficiles à cerner, pour lui-même, sans se demander, par ailleurs, et c'est là le luxe des patients, ce que son psychanalyste pouvait bien en penser. Celui-là n’existait que de surcroit, dans un autre monde, un autre côté de la frontière, de cette lisière, de l’existence, pour lui glaciale, la plupart du temps, où il logeait, à la fois contraint, mal à l’aise certes, ratatiné, parfois, comme si l’idée même d’un déploiement, d’une libération de l’énergie, du plaisir de vivre, représentait un effort tel qu’il ne pourrait l’accomplir, se disait-il alors, qu’au prix d’une mort bien réelle. Le divan, celui-là même qui se trouvait au milieu de la pièce aménagée, se disait-il, par son psychanalyste, tant la sobriété était évidente, l’aspect monacal à la fois rassurant et morne, il ressentait, de la façon la plus violente, un voile noir sur ses yeux. Il se disait, tentant de reprendre son appui sur l’un des traversins du divan, qu’il avait un moment de faiblesse, qu’il avait oublié de manger ce matin-là, qu’il était peut-être en proie à l'une de ces anémies fugaces dont son médecin lui avait dit qu’il lui fallait apprendre à se méfier. En somme, il tentait, comme les psychanalystes, lorsqu’ils ânonnent des clichés, de rationaliser son propos, de le rendre clair, net, de façon à ce que ce malaise, qui était apparu, tout à coup, ne soit pas le présage de quelque drame plus envahissant. Il ne voyait rien, un instant, avait cette certitude d’être devenu aveugle, puis, peu à peu, sa vue se rétablissait, il arrivait à établir, sans trop de difficultés, les contours des objets qui étaient à portée de main. Le traversin, tout d’abord, d’une couleur brune, un peu délavée, qui avait accueilli, sur combien de décennies, les crânes, les chevelures, parfois graisseuses, de patients qui, dans leur malheur, ne pensaient pas toujours, cela l’écœurait tout à coup, à se laver, à faire preuve du respect le plus simple dès lors que l’on partage, se disait-il encore, un espace public. Mais il se surprenait de ce propos. Comment dire? Un divan, un traversin, dans un cabinet de consultation, derrière des portes closes, est-ce vraiment un espace public? Peut-on, et il poursuivait, à voix basse, cette réflexion, alors qu’il peinait à se remettre debout, à sémiller, il poursuivait son propos, le divan, ce lieu des pleurs et des rires, et il savait que ce propos était un de ces clichés désagréables qu’ils ressentaient à la fin d’une séance, à un espace public? Cette pensée le poursuivait, bondissait et rebondissait dans sa tête, celle-là même qui lui faisait mal, alors que la pulsation du sang, dans ses tempes, se faisait caverneuse. Un espace public, se disait-il encore, ce n'est pas un parc, un square, un lieu où l’on se repose, dès lors qu’il fait beau, que la température permet, dans ce climat si froid, de se défaire d’un vêtement, ce qui permet au marcheur, disait-il encore, de mettre ses souliers. Il parlait, à voix basse, de cette manière, sans affectation, en quelque sorte inconscient, étourdi, car ce voile noir qui s’était soulevé, il y a peu, ce qui lui avait permis d’avoir un regard un peu plus net sur les choses qui l’entouraient, l’univers bien familier du cabinet de consultation, n’avait rétabli, cela lui apparaissait très clair, sa vison habituelle, c’est-à-dire la perception du monde, telle qu’il devrait être.

**0217 (Mots clés : psychanalyste; divan; militaire; opiniâtreté morale)**

Pourtant,il tente de se lever,s’appuie sur un de ces traversins usés, il perçoit, comme s'il s’agissait d'un fantassin, son psychanalyste, qui se tient debout, le dos droit, avec une forme de sécheresse dans le maintien qui semble le caractériser, comme s’il s’était transformé, au fil du temps, en une peau friable, comme si ses os et ses muscles, ainsi pense-t-il, dès lors qu’il se lève, enfin, avaient la consistance papier mâché. Ces hommes et ces femmes qui vivent, des semaines entières, derrière des portes closes, les volets fermés, car certains patients redoutent d’être vus, quelle folie!, ces hommes et ces femmes qui vivent dans la quasi obscurité, dès qu’ils entreprennent leur travail, autour de six heures du matin, se sont [mot incompris:00:01:19], comme en témoignent, par ailleurs, les développements de la morphogénèse, en êtres aériens. Il se relève, se dresse enfin, arrive, avec beaucoup de difficulté, à trouver son assise, en ce monde-ci, alors qu’il délaisse le divan, tente de se lever, tout d’un coup, puis, sans s’en apercevoir, se retrouve avec son psychanalyste qui lui fait face, son visage à quelques centimètres de son nez, ce qui lui fait émettre une idée étrange, car il a de ces réflexions inopportunes, dès lors qu’il a quitté son divan, sa niche, son petit lit portatif, comme il se le dit souvent, il a, se dit-il encore, des idées étranges qui lui viennent à l’esprit, qui sont sans doute le fruit de cette absence d’inhibition que provoque le fait de parler de tout et de rien, pendant quarante-cinq minutes, et il se dit, encore une fois, que cette rencontre du troisième type, il a cette expression à l’esprit, entre un psychanalyste et son patient, nez à nez, est annonciatrice d’un mauvais présage. De quoi sera-t-il question? Y aura-t-il un énoncé, un propos tonitruant, un rappel à l’ordre, à moins qu’il ne s’agisse, tout simplement, d’un chèque que son psychanalyste n’a pu encaisser, car il est fréquent, chez les patients, de ne pas voir d’agent disponible, de se retrouver, quoi que l’on fasse, avec des comptes qui sont perpétuellement à découvert.

Le psychanalyste le regarde, droit dans les yeux, comme s’il s'agissait d’une inspection militaire, et le patient qu’il est, se dit-il, n’a pas tort de voir, en ce personnage, un fantassin d’opérette, un homme qui, dans les ordres de quel pouvoir, il se demande bien, agit de manière militaire, alors que lui, le patient obéissant, se dit que les psychanalystes, parce qu’ils ont, en eux, toutes les traces vives de l’amour maternel, se devraient d’être féminins, disponibles, capables des émois les plus simples comme les plus grands. Mais non, son psychanalyste le regarde, ne dit mot, puis articule, de manière caricaturale : « vous avez une opiniâtreté morale qui vous servira guillemets ?, ce qui, une fois que les mots sont prononcés, se traduit par un retournement, tout ce qu’il ya de plus comique, car son psychanalyste exécute, cette fois de manière parfaite, un repositionnement de sa posture, un déplacement à cent quatre-vingts degrés, tout comme peuvent le faire, avec bien des entraînements, les soldats, ceux qui, du matin jusqu’au soir, sont habitués à ces parades. Le psychanalyste fait donc cette volteface, sorte de cent quatre-vingts degrés, en direction de la porte, puis tourne un peu la tête, dans sa direction, comme s’il lui fallait regarder, cette fois, de manière oblique, le patient, du coin de l’œil, puis lance, avec une sorte de clarté mélodramatique, je vous remercie monsieur, avant d’entrouvrir la porte, celle du cabinet de consultation, qui conduit à une seconde porte, celle-là qui est voilée de tentures d'un bourgogne voluptueux, ce qui, dès lors qu’il se retrouve, tout au haut de l’escalier, sur le palier, conduit, cette fois, en direction d'une porte monumentale de chêne qui, il en est maintenant persuadé, lui permettra de retrouver son chemin.

Que voulait-il dire, au juste? Vous avez une opiniâtreté morale qui vous sert? Est-ce cela qu’il a dit, d’ailleurs? N’a-t-il pas plutôt mentionné, mais avec une voix d’outre-tombe,... une opiniâtreté qui vous servira? Comme s'il fallait accorder la moindre attention à ce changement de voie grammaticale, sa vie en serait-elle changée? Comme bien des patients, il octroie une exactitude bien nette au propos de son psychanalyste, comme s’il s’agissait là d’un mécanisme d’horlogerie suisse auquel il faut se fier dans tous les contextes, ceux de la vie quotidienne, bien sûr, mais aussi, au sujet des rêves, des prémonitions, des cauchemars et des anticipations, dans tous ces cas, il se le dit encore. La parole de son psychanalyste est son premier élément, une forme de balise fondatrice qui lui permet, même si l’expression peut lui sembler caricaturale, de mieux s’orienter dans le monde. Cependant, ce changement de voie grammaticale, ce passage du présent au futur, n’est-il pas, c'est ce qu'il se dit à l’instant, l’indication claire et nette d’un changement dans la cure, comme lui et tous les autres patients ont coutume de parler, de manière un peu grandiloquente, de leur désarroi, de leur séjour sur le divan? N’y a-t-il pas, se dit-il enfin, dans cette forme d’évocation militaire, puisque son psychanalyste, au lieu d’être enfoncé dans son fauteuil, s'est mis debout, s’est tenu, le dos droit, dans une posture qui lui a rappelée celle des fantassins, ceux là qu’il voyait dans les livres d’images, à propos de la Grande Guerre, ce psychanalyste donc, celui qu’il voit deux où trois fois par semaine, selon les circonstances, celles de son portemonnaie, n'est-il pas apparu, en une interprétation performée, comme certains de ces amis, dans le domaine du théâtre, le lui auraient dit, avec cette attitude, qu’il qualifie, en son for intérieur, d’hiératique, qui a un objectif bien précis, encore faut-il de le déceler, le décoder, et ce n’est pas, il est vrai, une mince affaire. Car il ne cesse de passer de longues heures à tenter de comprendre, d’affiner sa compréhension de la manière dont son psychanalyste grommèle, dont il parle, à mots couverts, parfois, de manière grinçante, avec le ton sardonique de celui qui, mais nous sommes dans le domaine du fantasme, n’est-ce pas, tente de faire mal, de provoquer, par le biais de l’agressivité, ce qu’il croit être une violence, inscrite, comme il le dit, avec un langage obséquieux, dans le transfert, dans le maniement du transfert, ajoute-t-il, à voix basse, alors qu’il s’apprête à sortir du cabinet de l’analyste.

**0218 (Mots clés : psychanalyste; cabinet; nuit; rituel religieux; voies escarpées)**

Il arrivait que leur psychanalyste leur loue une place, lorsque les séances se terminaient tard dans la nuit, qu’il faisait froid dehors, que tous les patients, ceux-là qui attendaient depuis des heures dans la salle d’attente savaient, depuis déjà longtemps, qu’ils ne pourraient être écoutés par le maître est lieux. Cela donnait l'apparence d'un hôtel, parfois d’une maison de passe. Chacun trouvait un espace à sa mesure, sous le divan, une place privilégiée, parmi toutes, que les aînés, ceux-là mêmes qui étaient des patients depuis des décennies s’appropriaient, sans mot dire, comme s’il y avait, dans toute cette entreprise, les restes d’une attitude primitive, celle qui fait distinguer, dans un régime de castes, les purs et les impurs, les intouchables et ceux qui, par la noblesse de leur âme, sont en mesure de revendiquer un traitement de faveur. Mais la plupart d’entre nous ne pouvions compter sur ces espaces privilégiés, car dormir en boule, sous le divan, n’était-ce pas, en définitive, une manière de pouvoir rassembler, en un seul moment, toutes les pensées folles, les pleurs et les détresses, les cris et les larmes, les rires parfois de ces patients, par centaines, qui avaient commis le geste, que dis-je, la prosternation, cette soumission du patient qui, subjugué, accepte de se dénuder, de dire, avec une forme de sobriété, dans la parole, qui surprend, ce qui, de la douleur de vivre, l’a installé, mais le mot n’est pas juste, l’a piqué, planté dans cette chair à vif. Tous tentaient de se trouver un petit espace, minuscule, cela ne comptait pas, tant il était possible, pour chacun de ces patients, de plier, de se comprimer, de se faire petit, en somme, comme le Petit Poucet du conte, bien sûr, car les patients savent, dans le catalogue des histoires que l’on raconte, ce qu’il en est de cette histoire à la fois triste et tendre, celle du Petit Poucet, perdu, capable de retrouver sa trace, celui-là même qui, dans les ténèbres et la forêt profonde, pouvait compter sur sa curiosité, sur son intelligence vive.

Les patients savaient, comme s’ils avaient été informés de leurs rôles, qu'ils vivraient, le temps d’une nuit, dans le monde du conte, de tous ces personnages, le Petit Poucet, bien sûr, mais aussi la Mère-grand, et le grand loup, ceux-là mêmes qui, pour tous, avaient peuplé leurs histoires d’enfance, leurs rêves et leurs cauchemars, mais qui, tout à coup, révélaient une autre forme de hantise. Car il faudrait passer la nuit, tous ensemble, dans le cabinet de consultation que le psychanalyste venait de fermer à clé, de l’extérieur, avec ce double verrou dont l’on apprenait, à l’instant même, qu’il l’utilisait, de façon à éviter que ses patients, ainsi enchaînés, en quelque sorte, n’aillent se plaindre, ne viennent faire valoir, ce qui aurait été, du point de vue du psychanalyste, une malédiction du transfert, qu’ils, ses patients, étaient enfermés, mis sous verrous, en quelque sorte emprisonnés, comme il arrive, on le sait trop bien, de ces jeunes femmes, de ces familles entières qui ont été kidnappées, qui ont vécu, dans les sous-sols en apparence normale,un enfer. Tousles uns après les autres, tentaient de se coucher, tentaient de se trouver un pli, une manière de se défaire, de casser la monotonie de la posture des humains, toujours debout, parfois assis, incapables de contorsions, sauf les êtres athlétiques, les sportifs et les danseurs qui n’étaient pas légion chez ce psychanalyste. En effet, les patients sont des êtres peu malléables, dont la flexibilité se résume, en somme, à l’acte de marcher, le plus rapidement possible, le matin, alors qu’il fait froid, qu’il faut prendre l’autobus, pour se rendre chez son psychanalyste, car les patients, la plupart du temps, sont jeunes et désargentés.

Puis, le patient en question, refroidi, incapable de bouger, transi d’humidité, par cette matinée d’hiver, se voit le psychanalyste lui ouvrir, successivement, comme en une forme de rituel théâtral, la série de portes, trois portes très exactement, qui mènent, comme en une forme de rituel religieux, au divan, celui-là même qui, sous l’aspect d’une couche, se révèle, dans son aspect impérial, le siège de tant de pensées, de rêves, d’infortunes, qu’il faudrait avoir vécu cent vies, avoir pu façonner mille récits, comme les composaient autrefois les rapsodes, pour tenter de décrire cette fébrilité, cette frénésie qui, de façon à peine perceptible, dans la lumière naissance du jour, auréole le divan, lui donne cet air de calice, de tabernacle, de siège d’une pensée folle, mais aussi d’une pensée sacrée, seule capable de pouvoir dire le monde, de pouvoir, enfin, l'incarner. Mais il faut nous cesser, sur ces questions, cesser de prêter le flanc à la poésie, à son lyrisme un peu bête, à ses larmoiements, à ses paroles d’idiots qui, au nom d’une fidélité sereine, à l'égard du maître, de celui qui, sous l’aspect du psychanalyste, nous a tous donné vie, représente, de façon parfois un peu excessive, notre passé, notre présent et notre avenir. De ce psychanalyste, de celui-là qui, un jour, nous reçut, un à la fois, alors que nous sommes tous rassemblés, cette nuit, dans le cabinet de consultation, fermé à double tour, il n’y a pas grande chose à dire, car nous ne savons rien de cet homme, nous ne le voyons jamais, si ce n’est des séances, une après l’autre, qui s’égrènent dans une vie banale, qui nous font espérer d’aller mieux, encore que l’homme, sur ces questions, dès les premiers jours, nous a incités à la plus grande prudence. Il nous a dit, sous une forme invariablement sévère, ce n’est pas que vous ne guérirez pas, que vous ne pouvez pas aller mieux, mais, il me faut vous le dire, cette exploration des aspects les plus abyssaux de l’âme humaine, fera surgir, dans son temps, d’autres geysers, parfois aussi, espérons-le, des fontaines de jouvence, quoi qu’il faille, sur ces questions, encore une fois, se méfier du pouvoir régénérateur de l’eau, de cette pluie d’argent, de cette cascade de l’émotion qui, il est vrai, accompagne les débuts de cure. Ce n’est pour que vous irez mal, que vous vous assombrirez, que vous deviendrez méchants, incapables d’humanité, quoique sur ces questions, ainsi que l’homme aimait à la dire, il n’y a pas de voie royale, que des sentiers escarpés, des manières de vivre, tout aussi singulières les unes que les autres, sans qu’il ne convienne, et c’est une psychanalyste qui parlait alors, de son piédestal imaginaire, de privilégier l’une de ces voies, l’un de ces chemins.

**0219 (Mots clés : repli; chambre d'hôtel; parole)**

J’ai pris une mauvaise décision, je le sais, mais je m'y tiendrai, comme s’il me fallait, aujourd’hui, forger un pacte, créer, de toutes pièces, une certitude, aussi solide que l'acier trempé, ce qui me permettra, par la suite, d’aller de l’avant, de ne plus trop me poser de questions, du moins je l’espère, de me contenter de vivre, et cette fois, sans me poser en défenseur de projets, les plus vains les uns que les autres, ceux d’une écriture, qui, accumulée, en une forme de trésor bien étrange, se veut, disons les choses de façon nette, des détritus, une décharge publique, celle de ma pensée, des mots que je tiens, que je ne sais à qui offrir. Je pourrais, en effet, comme il est à la mode, aller dehors, embrasser mon voisin, me mettre à déclamer, sans aucune forme de malaise, une poésie que j’aurais inventée, au coin des rues. Je pourrais agir de la sorte, cela serait sans doute bien vu. J’en tirerais une certaine notoriété, du plaisir, sans aucun doute, j’aurais un nom, pour quelques semaines ou quelques mois. Mais je n’aime aller dehors, sans avoir la certitude de ma destination, je déteste l’improvisation, ces formes de palabres, qui, au coin des rues, font se rencontrer les hommes et les femmes à la mode du jour, qui parlent, gesticulent, déambulent dans des habits qui traduisent, à mon sens, une exubérance qui ne doit pas être affichée trop nettement. Je n’irai pas dehors, je ne lirai pas ma poésie, je ne déclamerai pas les sornettes, celles que j’aurais inventées, pour plaire aux autres plus qu’à moi-même, bien que sur ces questions, et pourquoi m’en plaindre, je fais preuve d’une sévérité sans réserve, dans la mesure où le propos que je tiens, la plupart du temps, se trouve rejeté, mis à la corbeille, jeté, comme ce détritus, celui-là même qui, sous l’aspect d’un cœur de pomme déjà pourri, d’une pelure de banane à peu près moisie, qui traine par terre depuis bien longtemps, traduit, à mon sens, l’une des exagérations de ce temps présent, qui fait mal, en sa banalité soudaine, dans l’indifférence qu’il traduit, au yeux des uns et des autres, comme s’il fallait, pour vivre démesurément, afficher se présence, lire sa poésie, dans la rue, alors qu’il fait si bon être chez soi, sans poser de questions à personne, sans vouloir troubler l’ordre du jour, sans tenter, avec une insistance qui me dérange, je l’avoue, provoquer, c'est le mot juste, chez mes concitoyens, ceux qui ne veulent que vivre avec la constance du travail bien fait, de la vie bien rangée, alors que ces porte-paroles, ces faux poètes, au coin des rues, persistent à se faire entendre, dans une violence qui ne me convient pas.

Je resterai donc chez moi, sans mot dire, la plupart du temps, malhabile, sans doute sentencieux et sévère, je le sais bien, puisque cette manière de me mettre en retrait, de ne pas vouloir jouer le jeu, est sans doute une forme de grande prétention. Il n’est pas nécessaire d’être un grand devin pour deviner que dans cette attitude de repli, il y a sans doute de l’amertume, mais aussi une forme de consolation bien vaine, encore une fois, car qui ne va pas dehors, ne parle pas, ne communique pas, ainsi qu’on a coutume de décrire ces mouvements de l’âme et du corps, ne gagnera rien au change. Je resterai donc petit passe, dans cette chambre d’hôtel, je tournerai en rond, avec cette certitude, ma foi dommageable, que j’avance un peu, que je réussis, tant bien que mal, à dénouer les fils de ma névrose, que je peux, enfin, constituer, en une forme achevée, les divers aspects déliés de ma vie. Je ne sortirai pas, cela impliquerait, de ma part, trop d’efforts, une fatigue bien réelle, une volonté d’accomplir, mais pour quelle raison au juste?, un exploit, celui de réussir, pour le public des lecteurs, une sortie, comme on peut le dire, cette fois dans le domaine de nos images intersidérales, de l’astronaute qui, hors de son habitacle, se promène, en apesanteur, relié au monde qui l’entoure, puis à cette capsule orbitale, par le mince fil, cordon ombilical qui est, pour lui comme pour nous, le point de départ de toute vie.

J’ai entamé, sans que cette idée ne se fasse claire, pour moi, au tout début, une résolution, celle qui, dans son expression, donne l’apparence d’un mouvement quelquefois absurde, d’une volonté d’aller de l'avant, puis de reculer, de me réfuter, bien que je sache l’expression étrange, de me mettre en cause, quoique, dans mon réduit, cette petite chambre d’hôtel, je ne peux prétendre, c'est une évidence, en effet, représenter une grande menace. Je me suis fait une résolution, celle qui correspond, en somme, à tous ces aspects de ma vie, repliée, en quelque sorte amassée, dans la plus petite superficie disponible, un réduit, une minuscule chambre, une cellule, tous lieux que j’habite désormais, avec cette volonté de mettre en relief, si j’y pense bien, non pas tant le déploiement de ma personne, non pas tant l’expansion de ce que je ne suis plus, mais, avec beaucoup plus de conviction, sans amertume cette fois, la maigre disponibilité de mes ressources, celles de ma vie, bien réelle, me faudrait-il en douter?, qui m’oblige, pour toutes ces raisons, à faire intervenir, et j’en suis désolé, ma signature. Comment dire? Faudrait-il que mon cœur, mais le suis-je?, soit en mesure de qualifier, l’expression est ici volontaire, le registre de son élocution, de son langage, ce propos qu’il utilise, et il en a le droit, pour mieux faire valoir, à qui veut le lire, la désignation, l’orthographe correct, la prophylaxie de sa parole, de façon à ce qu’il se présente, avec une certitude à tout le moins convenable, auprès de tous ceux qui, membres du théâtre, de ce grand logis de la parole, mais aussi des salons d’écriture, le reçoivent, l’examinent, lui fassent passer, avec la plus grande rapidité possible, un exercice de circonvolution, dans le domaine de la rhétorique des humeurs? Faudrait-il que lui, l’auteur, il n’en sait rien, à vrai dire, puisse franchir le seuil, se faire une raison, pour une fois, avancer, faire preuve d’efforts, qu'il se donne la peine, pour qu’on puisse mieux le comprendre, de se faire lire? Mais il ne le veut pas, cet obstiné, celui-là même qui, dans sa déclamation, loge à l’enseigne grammaticale de la troisième personne, du haut de majesté, parfois, mais aussi de ce il solitaire, de cette vie menée tout de travers.

**0220 (Mots clés : signature; langage; capsule orbitale; avion)**

Il ne le veut pas, il s’obstine, il n’ira pas plus loin, il a décidé, comme un chien qui refuse de suivre son maître, qui s’arcboute, qui tire sur sa laisse, il a décidé, il le redira, tant de fois qu’on lui demandera, qu’il n'apposera pas de signature à ses écrits. Cela ne veut pas dire qu’il soit absent, qu’il refuse de répondre au téléphone, encore que, la plupart du temps, il se trouve éloigné, dans son réduit, incapable de pouvoir entendre toutes ces voix, fort distantes, il est vrai, qui veulent l’arraisonner, tenter de lui mettre la main sur l’épaule, comme si ces combinés, ces appareils divers, ces réseaux de télédétection de la parole, en son arraisonnement, voulaient devenir ses amis. Il ne se réduira pas, il en a maintenant la conviction, la furieuse conviction, à cette forme d’arraisonnement, mot qu’il répète, avec cette certitude d’avoir raison, qui requière sa signature. Pour les besoins de la cause, il accepte de signer les chèques, des traités, des traites et des rapports administratifs. Dans bien des cas, sa signature est illisible, forgée, comme on lui dit souvent, à la banque, dans la mesure où les employés de ces factions ne reconnaissent pas qui il est, ont le sentiment, mais est-ce si faux? qu’il a plagié sa propre vie, qu’il en a fait la trame, non pas tant d’un destin exemplaire, comme le voudraient certains écrivains, mais d’une faillite, quoique le mot est ici trop fort, une faillite impliquerait, en effet, une sorte d’échec, quelle bizarre expression, en effet? car y a-t-il un échec qui soit partiel, fugace, sans grande conséquence, et il poursuit, cette fois sans interruption, son propos, ce demandant s’il n’y aurait pas, au lieu de cet échec fragmental, de cette montée en puissance de l’écrit, suivie de l’arrêt soudain de tous les propulseurs, de tous les moteurs, de toutes les formes aéropensées de ses écrits, une volonté de ne pas mettre le nez dehors, en somme une façon de vivre, non pas en souffrance, pas plus que dans la tristesse, comme il le pensait, autrefois, alors qu’il s’échelonnait, pendant des semaines et de longs mois, sur le divan de son psychanalyste. Non, sa vie, se dit-il à la troisième personne de la majesté grammaticale, parfois aussi à la première personne de l’impersonnalité monacale, elle n’a pas été un échec, ce qui le surprend, dans cette manière de dire les choses, comme s’il se voyait, c'est bien là son problème, et il insiste sur les lettres capitales de ce problème, en effet, de se mettre en retrait, d’avoir toujours, en toute vie, la sienne, reconduite et perpétuelle, une longueur d’avance, parfois aussi un peu de retard, un retard qui ne se rattrape pas, ce qui fait que ses écrits, anodins, n’ont rien à voir avec les mécanismes fabuleux de l'horlogerie suisse. Il n’est pas capable, en ce domaine, de capter, puis de répertorier, comme il se doit, dans ses abécédaires, une pensée qui ferait l’objet d’une contraction, puis d’une maniabilité toute provisoire, de manière à ce que le pli de la pensée puisse, le moment venu, se durcir, faire l’objet d’une rigueur reptilienne. S’il pense, ce qui n’est pas dans ses habitudes, il doit bien se dire que son propos, dans les faits, repose sur ce qu'il appelle, pour l’instant, un atermoiement, bien que, s’il tente de préciser les contours de sa pensée, ce n'est pas de réserve, encore moins de timidité dont il s’agit, mais d’une absolue prétention, celle-là même qui coïncide avec le geste de retarder le pas, de ne pas avancer, comme il le fraudait pourtant, dans le domaine de la pensée et puis de la signature de cette dernière.

Les gens comme lui, il en connaît, il en voit, par dizaines, tous les jours, car il font partie de cette cohorte des voyageurs invisibles, des êtres qu’il faut dire immatériels, il n'y a pas d’autre adjectif qui convienne, sur ce sujet bien précis, car ceux-là, cet homme, au lieu de se projeter dans le devenir de la pensée, et qu’il ait, a cet instant précis, le ton moraliste, d’une pseudophilosophie de son discours, qui n'a rien à voir, il le sait bien, avec le langage qu’il souhaiterait fluide et soyeux de sa pensée, en sa forme incarnée; et il le sait, oh! il le sait si bien, que ce langage, tel qu’il l’emploie, n’est capable que d’arraisonner, sous la forme d’armature métallique, ces capsules orbitales, ces lieux qui se répercutent, indéfiniment, dans l’espace intersidéral, alors qu’il aimerait, si cela était possible, mais qu'y peut-il?, tenter autre chose, une sortie, cette fois sans masque, sans fils, sans l’aide de ce cordon ombilical, intraitable, inviolable, qui, dans le domaine de la pensée, lui sert d’arraisonnement. Il fait partie de cette cohorte des gens invisibles, se dit-il, mais il parle, cependant, il parle sans arrêt, il bavarde, il discoure, il tente, tant que faire se peut, de colmater toutes les brèches de cet édifice, celui-là même qui, dans l'évocation de la non-parole, du silence, cette fois, lui donne le sentiment de marcher dans le vide, de se trouver, d'une manière qu'il n'arrive pas à bien qualifier, dans le cadre d'apesanteur, comme s'il perdait, dans ce coup, tous ses moyens, qu'il n'avait plus, pour le maintenir dans ce monde-ci, un équilibre, une manière de pouvoir faire intervenir, dès que la nécessité s'en ferait sentir, sa vie même, non pas tant sous l'aspect d'un tuteur, d'une sorte de redressement de la pensée elle-même, dans sa verticalité, mais, d'une toute autre façon, un aspect qu'il n'hésite pas à qualifier de fluide, sans savoir, au juste, ce que cela veut dire, mais qui lui rappelle, en effet, les moments furtifs de l'adolescence, alors qu'il sentait, dans l'obscurité des choses à venir, oh ! [mot incompris: 00:08:38] expression, qui sonne faux le lyrisme et la moiteur, l'abandon du sujet, dans le registre sa pensée propre, qu'il sentait, et ce mot lui vient à l'esprit, à l'instant, les interventions, les ponctuations à la fois furtives et déterminées, en quelque sorte obsessives, de celles des mots, du langage, dans son aspect dicté, en transe, à la dérobade, parfois, mais néanmoins toujours présent, ces signes, ces notes, il insiste sur cette expression, cette manière de parler, non pas tant de déclamer, mais de suivre, de la façon la plus précise, comme en une architecture mathématique, une partition, sans doute invisible, c'est ce qu'il se dit, mais qui n'en persiste pas moins à défiler, sous ses yeux, à chaque fois que ça se passe. Il a longuement hésité, il doit l’avouer, cette fois, à propos de cette note, de cette façon de dire, une fois, le ça de cette conjonction de l’événement et de sa poussée, de la partance, de la propulsion d’une pensée qui, dans son aspect indécis, se voit tout de suite projetée, en un mouvement de bascule, vers ce point de départ, comme si les moteurs alors que l’avion s'apprête à décoller, qui immobilise, pour tous les passagers, le registre de la pensée, de l’envol, en somme, jusqu’au moment où ce dernier, de façon rapide, soudaine, inventèrent, pour des sujets qui, assis dans leur siège, se voient en quelques sorte obligés de subir une contraignante passivité, jusqu'au moment où, en effet, cet avion s’envole, décolle, libère tous, ceux-là même qui sont encapsulés dans cet habitacle immobile, vers la Chine.